41e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 30 24 JUILLET 1924

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Évêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES	Édition complète . . . . 18 fr.	ETRANGER	Édition complète . . . . 23 fr.
	Édition partielle . . . . 12 fr.		Édition partielle . . . . 17 fr.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication ;* l'édition partielle n'a pas la *Prédication.*
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine.*
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence ;* pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Marcel Leguerney, 15, rue Vivienne, Paris 2e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues. » — I. Napoléon III en 1859, 465. — II. Richard de Metternich, ambassadeur d'Autriche à Paris 1859-1871, 466. — III. Napoléon III et l'Italie, 467. — IV. Napoléon et Joséphine en 1796, ou les petitesses du cœur, 469. — V. Robespierre et les femmes, 470. — VI. Benjamin Constant et Mme Récamier, 471. — VII. Chateaubriand, sa carrière sentimentale et politique, 471. — VIII. Metternich, 475. — IX. Défaitisme de la paix ; dévastations industrielles ; cuisines électorales, 477 ; R. d'Harcourt ; Vauban ; la fin de l'Ancien Régime ; Amérique et France ; bonheur et sacrifice ; patriotisme et foi en Arménie, 478 ; Ch. Géniaux ; Marie Gasquet ; Nicolas Ségur ; Albert Malaurie ; Louis Hémon ; J. Morian ; R. Gaell, 479. — X. S. François de Sales, 479 ; S. Vincent de Paul, 480.

PRÉDICATION

Instructions sur la Sainte Eucharistie. — XIII. Les noms eucharistiques, 369.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — XLII. *8e Dimanche après la Pentecôte :* La sanctification des repas, 373. — XLIII. *9e Dimanche :* L'humeur, 374. — XLIV. *Assomption :* Marie, Reine de la France, 375.

Pour la fête de sainte Marthe. — Deux pages de l'Evangile, 376.

Allocutions de mariage. — V, 378. — VI, 379. — VII, 380.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — VII. Lacordaire, 380. — VIII. La Sœur de Charité, 382.

PETIT COURRIER

Q. — J'ai une dissertation à faire sur « *la nature de la grâce actuelle.* » Prière de m'indiquer deux ou trois ouvrages traitant bien la question.

R. — Voyez le *Dict. de Théologie* (Letouzey), t. VI, col. 1640 et suiv. ; — Hugon, *De Angelis et de Gratia*, in-8, 15 f., Lethielleux ; — Van Noort, *De gratia Christi*, in-8, chez Van Langenhuysen, à Amsterdam.

Q. — Veuillez m'expédier *Dix minutes en chaire*, par dom Hickey.

R. — Adressez-vous à l'éditeur directement ; c'est dans ce but que nous les mentionnons dans l'annonce des livres. Et vous avez à la fin de la *Doctrine* de 1923 les adresses des principaux éditeurs dont s'occupe l'*Ami.*

Q. — Voudriez-vous me dire si, en dehors du chanoine Fourneret (que je possède), il y a d'autres bons ouvrages sur le droit canonique nouveau, et à quelles librairies on peut se les procurer?

R. — Vermeersch et Creusen, *Epitome Juris canonici,* 3 vol. in-8, Malines, H. Dessain ; — A. de Meester, *Compendium juris can.*, 2 vol. in-8 parus, qui vont jusqu'au canon 726, Bruges, Desclée ; — les vol. de Cocchi plusieurs fois signalés dans l'*Ami ;* — Raus, *Institutiones canonicæ*, in-8, Lyon, Vitte ; — Prümmer, *Manuale Juris eccles.*, in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder ; — etc.

Q. — Où puis-je me procurer les *Ephemerides Liturgicæ ?*

R. — Rédaction et administration : 21, via Pompeo Magno, Rome 33 ; abt en dehors de l'Italie, 25 lires. La revue paraît tous les mois.

Q. — Veuillez m'indiquer des sources pour traiter la conférence : « 1° Quelle est la valeur des révélations de sainte Marguerite-Marie ? 2° Le recueil des promesses du Sacré-Cœur est-il authentique ? 3° Comment faut-il interpréter la 5e promesse relative aux *abondantes bénédictions* que N.-S. veut répandre sur *toutes* les entreprises des dévots de son Sacré Cœur ? 4° Comment concilier la 12e, *la Grande Promesse,* avec la doctrine du Concile de Trente sur l'incertitude du salut ? 5° Quel usage peut-on faire de cette promesse dans le ministère pastoral ? »

R. — Pour répondre à ces diverses questions, prenez René du Bouays de la Bégassière, *Notre culte catholique et français du S. Cœur,* Lyon,

Vitte, 1901, spécialement ch. VI; — ou mieux J.-V. Bainvel, *La dévotion au Sacré Cœur de Jésus,* Paris, 1919, Beauchesne, 9 fr., spécialement ch. IV; — ou encore L. Garriguet, *Le Sacré Cœur de Jésus,* Paris, Bloud et Gay, 1920, 15 f. 50, spécialement 1re partie, ch. VIII, § IV; 2e partie, ch. IX. Dans ce dernier ouvrage vous trouverez *à peu près* toute la matière de votre conférence. Ajoutez-y la note publiée dans l'*Ami* 1922, p. 406, et les *Instructions dogmatiques* publiées dans notre *Prédication* en mai-juin 1923, lesquelles vous donneront la réponse pratique à votre 5e demande. — Sur les révélations privées dans leur rapport avec la foi, voyez le *Dict. de Théologie* (Letouzey), art. *Foi,* t. VI, col. 145-150.

Q. — Nous préparons pour le mois prochain une kermesse organisée par une Société d'éducation populaire déclarée. Il y aura du théâtre. On m'a dit qu'il n'y avait que le chiffre d'affaires à payer. Est-ce vrai ?

R. — **Vous n'êtes pas soumis à la taxe sur le chiffre d'affaires, ni à la taxe des spectacles. Vous êtes sûrement obligé de payer les droits d'auteurs et peut-être le droit des pauvres. Voir notre *Jurisprudence* du 24 avril 1924, p. 170.**

Q. — Oui ou non, a-t-on le droit d'exiger des églises les droits d'auteurs et éditeurs de musique ? Il me semble avoir lu un jugement aux termes duquel les églises ne seraient pas visées par la loi.

R. — **Nous avons enseigné tout juste le contraire dans la *Jurisprudence* du 7 juin 1923, p. 144 et suiv. Si bien qu'à votre question il faut répondre : *Oui,* même si l'entrée est libre et gratuite.**

Q. — Désireux de connaître la vie de S. Médard, l'histoire de son culte, à quelles sources pourrais-je puiser ?

R. — Je ne connais pas de *Vie* récente de S. Médard. Voyez les *Acta SS.,* t. II Junii, p. 72-104 ; — Léon Lefébure, *S. Médard,* in-12 de 37 p., Paris 1864 ; — J. Corblet, *Notice historique sur le culte de S. Médard,* in-8 de 48 p., Amiens 1856 ; — L. Maître, *Le culte de S. Médard dans le diocèse de Nantes et dans l'Ouest,* dans les *Annales de Bretagne,* 1900, p. 292-8 ; — *Les Patrons du Noyonnais,* in-32 de 136 p., Noyon 1876.

Q. — Où pourrais-je trouver le cantique « O Pain de vie » avec accompagnement d'orgue de M. l'abbé Soreau ?

R. — **Nous trouvons dans un recueil d'il y a vingt ans un cantique *O Pain du ciel* avec cette note : « Accompagnement d'orgue et partition pour musique d'harmonie, voir abbé Soreau, à Nantes. » Dans les *Cantiques pour missions* édités à Reims chez Lefèvre, le no 36 a pour refrain : *O Pain de vie, ô mon Sauveur !* sur de la musique de Monpou.**

Q. — Où pourrais-je 1° m'abonner à la revue *Fils de France* (pour adolescents), et 2° me procurer les volumes du P. Thiriet sur l'*Explication des Evangiles des dimanches,* édités à Hongkong ?

R. — **Ad I. Nous ne connaissons pas.**

Ad II. Sans doute à la Procure du Séminaire des Missions Etrangères, 128, rue du Bac, Paris 7e ; et à la libr. Gabalda, qui cote 45 fr. ces 4 vol. in-12.

Q. — Voudriez-vous me donner quelques indications sur les différents systèmes de sonnerie de cloches par l'électricité ?

R. — **Tout ce que nous pouvons faire, c'est de vous indiquer des maisons qui s'occupent de cela ; mais nous ne pouvons pas, faute de moyens d'enquête suffisants, entrer dans la comparaison des divers systèmes. Voyez donc chez : Armand Blanchet, fondeur de cloches, 237, rue St-Martin, Paris 3e ; — Reiss et Bach, ingénieurs, 3, rue de Verdun, à Metz ; — Joseph Bonne, constructeur-électricien, 5, rue de la Meuse, à Mulhouse ; — Ateliers Brillié frères, 28, boulevard de Villiers, à Levallois-Perret (Seine).**

ANNONCES

Vient de paraître :

MISSALE ROMANUM (de poche)

(Edition de Ratisbonne) form. 12,5×7,5cm, **in-48**

PRIX :

En feuilles	*Frs*	**28,50**
Chagrin 2e choix, souple, tranche rouge	»	**48,75**
» » » » dorée	»	**53,50**
» 1er choix, » » rouge	»	**58,50**
» » » » dorée	»	**65,»»**
» » » bord inférieur très riche, dorure s. couverture, tranche rouge sous or	»	**70,»»**

A la disposition de MM. les Ecclésiastiques, pour envoi de spécimens de feuilles.

Etablissements BENZIGER & Cie S. A. STRASBOURG

STELLINE **HUILE LITURGIQUE pour SANCTUAIRES,** brûlant très bien avec mèche Guillon 0. R. C. Aix 68 **CH. DRAGON-NOIREL** à **Aix-en-Provence.**

ENVOI DU PRIX COURANT SUR DEMANDE

Pour VIN DE MESSE

s'adresser en toute confiance à :

M. le chanoine JOUBERT, propriétaire-récoltant

à LA ROCHE-CHÉNEDÉ, Charcé, par Brissac (M.-et-L.). Timbre pour réponse

---

HARMONIUMS en tous genres

— MAISON FONDÉE EN 1839 —

LES PETITS-FILS de Mce KASRIEL

6, Rue Tolain, PARIS 20e Arr. R. C. Seine 163.528

— **Conditions spéciales pour Messieurs les Membres du Clergé** —

« Harmoniums de Salons nouveau système à air aspiré »

Construction spéciale pour les Colonies.

HORLOGERIE - PENDULERIE

— **BIJOUTERIE** — **ORFÈVRERIE** —

ALLIANCE HORLOGERE R. C. Besançon 29

E. ENGINGER — **BESANÇON** — **15, rue Gambetta, 15**

Catalogue Fco sur demande Fournisseur de l'Archevêché de Besançon

---

VITRAUX D'ART **Charles CHAMPIGNEULLE,** ***96, rue Notre-Dame des Champs,*** **à PARIS** R. C. Seine 87.225

Maison fondée à Metz en 1832

Représentant, maquettes et devis sur demande

VINS DE BORDEAUX

GAUDRAP & Co **21, Rue Borie, 21** — **BORDEAUX** —

MAISON RECOMMANDÉE

Vin blanc de Messe **SAINTE-CROIX-DU-MONT** (vin liturgique légitime).

— ***Envoi gratis du Catalogue sur simple demande*** —

R. C. Bordeaux 18.250 A.

---

34 **fr. pet. Imprimerie univers., couleurs. Pierre Humide. Spéc. Curé Teloché (Sarthe). R. C. Mans 399.**

41e ANNEE (5e SÉRIE) N° 30 24 JUILLET 1924

L'AMI DU CLERGÉ

Parait à Langres, tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

A. ROZIER
Docteur en théologie, Chanoine honoraire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Napoléon III en 1859. — II. Richard de Metternich, ambassadeur d'Autriche à Paris 1859-1871. — III. Napoléon III et l'Italie. — IV. Napoléon et Joséphine en 1796, ou les petitesses du cœur. — V. Robespierre et les femmes. — VI. Benjamin Constant et Mme Récamier. — VII. Chateaubriand, sa carrière sentimentale et politique. — VIII. Metternich. — IX. Défaitisme de la paix ; dévastations industrielles ; cuisines électorales ; R. d'Harcourt ; Vauban ; la fin de l'Ancien Régime ; Amérique et France ; bonheur et sacrifice ; patriotisme et foi en Arménie ; Ch. Géniaux ; Marie Gasquet ; Nicolas Ségur ; Albert Malaurie ; Louis Hémon ; J. Morian ; R. Gaell. — X. S. François de Sales ; S. Vincent de Paul.

I. — La guerre d'Italie de 1859 est l'événement le plus décisif, le plus néfaste de la politique européenne au cours du siècle qui a suivi la chute de Napoléon. C'est elle qui a déterminé la spoliation du Pape, spoliation partielle d'abord en 1859 (avant même la fin de la guerre, avant Solférino), totale bientôt en 1870. Elle a déterminé ensuite, comme l'avait prédit avec une étonnante divination Thiers au Corps Législatif, la guerre de 1866 qui eut pour conséquence immédiate l'écrasement de l'Autriche et son exclusion de la nouvelle Allemagne prussifiée, première ébauche de l'unité allemande, pour conséquence ensuite, à quatre ans d'intervalle, la guerre de 1870, l'écrasement de la France et la fondation de l'Empire allemand, la transformation de l'Europe en camp armé, enfin la grande conflagration de 1914-1918 dont les suites ultimes ne sont pas prévisibles encore ou ne le sont que trop.

Cette guerre de 1859, c'est Napoléon III qui l'a voulue, provoquée avec un cynisme inouï (se rappeler le récit, donné ici l'an dernier p. 179 182, de son entrevue avec Cavour à Plombières le 21 juillet 1858), avec une scélératesse qui n'eut d'égale que sa totale incompréhension des intérêts de la France, lesquels coïncidaient si manifestement pourtant avec les lois de la morale et les droits de l'Eglise. Ils coïncident toujours, certes, et tout intérêt légitime coïncide, par la disposition de la Providence, avec l'observation de la loi morale ; mais il arrive que cette coïncidence parfois se voile sous les nuages soulevés par les passions humaines. Les apparences immédiates peuvent sembler contraires à l'intérêt du moment, tandis qu'en 1859 la coïncidence de l'intérêt français avec le respect de toutes les lois morales et de tous les droits d'autrui était absolument évidente, aveuglante : au point que, dans dix ou vingt siècles d'ici, quand la plupart des documents contemporains auront disparu, les fabricants de thèses historiques seront tentés de conclure que toute cette histoire de brigands est d'une invraisemblance absolue, d'un caractère légendaire évident, et qu'il n'a pu se rencontrer un souverain français assez aveugle pour créer, pour contribuer de l'argent et du sang de son pays, à créer sur son flanc sud-est cette unité italienne, prélude assuré de l'unité allemande qu'il ne créera pas lui-même mais dont il favorisera l'éclosion en 1866 sur son flanc nord-est.

Napoléon III est entré dans cette guerre avec une allégresse débordante, « l'âme fraîche et joyeuse, » comme fera le Kronprinz de Prusse en août 1914.

Pour Napoléon III, la désillusion a été tout autrement rapide encore que pour le Kronprinz. Le 8 juin, il entrait à Milan sous une pluie de fleurs ; un mois plus tard, au lendemain des préliminaires de Villafranca (11-12 juillet), il retraversait l'Italie en fuyard, réduit à se cacher pour échapper aux huées et aux coups de la populace, et la police devait protéger son embarquement à Gênes. Entre temps, les Italiens avaient chassé le cardinal-légat et les fonctionnaires pontificaux de Bologne dès le 10 juin (bataille de Magenta, le 4 juin), puis les gouverneurs pontificaux des Marches et de l'Ombrie ; Marie-Thérèse de Bourbon était expulsée de Parme le 8 juin ; François V de Modène le 11 ; le grand-duc Léopold de Toscane dès le 30 avril. — Ce n'étaient là encore que des « faits, » qui bientôt vont être « légalisés » : l'Assemblée des Légations et de la Romagne, élue le 26 août, décrète l'abolition du pouvoir temporel (6 septembre) et l'annexion au Piémont (7 sept.) ; une autre Constituante, à Modène, prononce le 20 août la déchéance de la Maison d'Este et la réunion au Piémont de Modène et de Reggio ; mêmes déchéances sont prononcées à Parme et à Plaisance, puis en Toscane.

Les ambitions du Piémont et les plans de la maçonnerie éclatent maintenant en plein jour ; et Napoléon III, le pauvre homme, n'en a rien pressenti ! Les délégués italiens assiègent les Tuileries et inquiètent, par leurs impatiences et leurs menaces, jusqu'au prince Napoléon : — « Vous serez bien avancés, leur dit celui-ci, quand vous aurez été cause de la ruine de l'Empereur et de la venue des Prussiens à Paris ! » Car c'est bien là ce dont il s'agit : la menace prussienne est à l'horizon, et c'est devant la menace prussienne de mo-

bilisation sur le Rhin que Napoléon III s'est hâté d'offrir à l'empereur d'Autriche ces préliminaires de Villafranca qui confinent les Italiens sur le Mincio au lieu de leur donner pour frontière cette Adriatique que lui-même leur a promise.

La guerre d'Italie a ouvert subitement le déclin de l'Empire, l'agonie de l'Empire. Napoléon III a connu, cet automne de 1859, des mois d'angoisse. Nous en avons eu récemment un nouveau témoignage dans la publication de la correspondance du prince Richard de Metternich, accrédité ambassadeur d'Autriche à Paris le 7 août 1859 *(Revue de Paris,* 1er et 15 fév. 1924).

II. — Ce Richard de Metternich est fils du grand Metternich, le chancelier d'Autriche, l'adversaire de Napoléon Ier, l'auteur des traités de 1815. Ils sont d'une vieille famille féodale des bords du Rhin, qui remonte jusqu'au XIVe siècle ; ils ont fait partie du Saint-Empire en qualité de comtes souverains, puis, médiatisés comme tant d'autres, portent le titre de princes en Autriche, de ducs en Sicile, de grands d'Espagne de 1re classe. Richard de Metternich est du même âge (né en 1829) que le jeune empereur François-Joseph, qui l'a toujours traité en camarade et en confident. Il est entré dans la diplomatie à vingt-deux ans, en 1851, comme attaché d'ambassade à Paris. Il est resté cinq ans chez nous, est allé ensuite à Dresde, où il a épousé cette princesse Pauline, qui fut une des femmes les plus brillantes et les plus fêtées du Paris du Second Empire, et dont les deux volumes de *Souvenirs* (publiés en 1922 et 1924) ont obtenu un si vif et si légitime succès de curiosité sympathique. Et quand il revient à Paris au lendemain de cette guerre à jamais maudite qui a mis aux prises Autriche et France, c'est avec un enthousiasme mérité qu'il est accueilli. Car il est un ami sincère de notre pays ; et il n'a cessé de nous en donner des preuves, jusqu'au bout. Le 2 décembre 1870, il écrit de Tours à un ami cette lettre que ne désavouerait pas le Français le plus patriote :

La guerre est décidément entrée dans une phase nouvelle à laquelle ni la Prusse ni les puissances neutres ne s'attendaient [1]. De vaincue et impuissante qu'elle était, la France s'est relevée et sa vitalité s'affirme par la reprise de l'offensive, par l'expression nouvelle des espérances que l'on désignait comme une folie insigne, par l'activité prodigieuse et rien moins que stérile dont les résultats s'accusent et s'accuseront de plus en plus, par une progression mathématique et enfin par une attitude nouvelle qui se traduit par le rétablissement d'un calme, d'un ordre parfait et d'une discipline exemplaire.

Il faut rendre justice au zèle patriotique déployé par le ministre de la Guerre et par ses bureaux composés en majeure partie d'éléments nouveaux, jeunes, sortis des sphères laborieuses du corps des ingénieurs civils, également ennemis d'un bureaucratisme encroûté et d'un militarisme routinier.

Honneur surtout à la nation qui, au sein d'une anarchie sans frein et en proie au découragement de malheurs inouïs, a su se prêter aux terribles exigences du moment et aux sacrifices inconnus jusqu'ici qui lui ont été imposés.

Quoi qu'il arrive et lors même que la nouvelle armée serait battue, d'autres armées se rangeront derrière elle, et je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, du talent qui a présidé à l'organisation et à l'armement de l'armée de la Loire ou de celui qui a su en six semaines préparer les organisations futures qui vont se succéder maintenant avec un ordre parfait et une promptitude merveilleuse.

Les nouveaux canons se rempliront, les fabriques d'armes improvisées sont outillées de manière à ce que celle du chantier de Marseille par exemple puisse fournir dix batteries la première semaine, quinze la seconde. Tout en tenant compte des immenses difficultés à vaincre et des chances d'insuccès qui prédominent nécessairement encore, je tiens pour un fait qu'aujourd'hui 2 décembre la guerre a complètement changé de physionomie et que le changement n'est pas sans influence sur les destinées de l'Europe.

Je mets en fait qu'en Allemagne le charme de l'invincibilité est rompu, que l'anxiété tend à prendre la place de l'ivresse victorieuse, et qu'enfin les puissances neutres vont être forcées de compter ave *l'incertitude* (souligné dans le texte) sur les succès définitifs de la Prusse [1].

Je ne sais si l'Autriche commence à partager mon sentiment qui est de respirer plus librement.

Après mes tristes rapports des dernières semaines, je suis heureux de vous adresser ces lignes.

Je me fais l'effet d'un médecin assis au chevet d'un malade et qui fait signe aux parents désolés : Cela va mieux ! — Mille amitiés. METTERNICH.

Quinze jours plus tard, après la formation de la IIe armée de la Loire et les premières opérations de son généralissime Chanzy, il écrit (19 déc.) : — « Les hommes et les armes poussent de tous côtés... Les nouvelles de Paris sont vraiment bonnes... Je persiste dans mon admiration pour cette nation qui obéit si bien et se fait tuer plutôt que de s'avouer vaincue. Et ne croyez pas que les républicains usent de pression trop grande. Tout est calme et tout le monde décidé à marcher. L'aristocratie se distingue au point de provoquer l'admi-

[1] A la suite de la constitution de la première armée de la Loire en octobre et de la brillante victoire remportée à Coulmiers par son général en chef, d'Aurelle de Paladines, le 9 novembre. D'Aurelle avait conçu un plan magnifique qui eût sûrement réussi à débloquer Paris ; mais il lui fallait le temps d'exercer et de préparer ses jeunes troupes. La Délégation de Tours prétendit diriger, de Tours, les opérations, et lui imposa, en dépit de toutes ses protestations, une série de combats qui aboutirent à la défaite de Loigny (2 décembre), désastre d'ailleurs plein de gloire, immortalisé par l'héroïsme de Sonis qui, lâché par le 51e, mena lui-même à l'assaut les 300 zouaves pontificaux de Charette, dont 60 seulement échappèrent. Lui-même, Sonis, affreusement blessé, resta abandonné sur le champ de bataille, sous la neige tombante, toute cette nuit, une nuit admirable de prière et de souffrance, dont tout le monde a lu le récit dans le livre de Mgr Baunard ou dans l'Oraison funèbre du héros par Mgr Freppel.

[1] On a su plus tard, par les publications du Grand Etat-Major de Berlin, que l'anxiété en effet était grande en milieux militaires allemands devant la prolongation inattendue de la résistance française. La Prusse était à bout de ressources financières ; et les neutres, dans « l'incertitude », ne lui consentaient pas des avances qui, en cas d'échec, risquaient de ne pas leur être remboursées. Aussi Bismarck, pour nous arracher la signature d'un armistice dont il avait un besoin urgent, recourt-il aux grandes menaces : — « Ce que nous avons fait jusqu'ici, ce n'était que le prélude de la guerre, une guerre pour enfants ; c'est maintenant que nous allons montrer à votre pays ce que c'est que la vraie guerre, et ne laisser aux Français que les deux yeux pour pleurer leur aveugle entêtement. »

C'est le vieil axiome : « La victoire est à celui qui tient un quart d'heure de plus que l'autre. » — « Une bataille perdue est une bataille qu'on croit avoir perdue... Une bataille gagnée, c'est une bataille dans laquelle on ne veut pas s'avouer vaincu... Bataille = lutte de deux volontés ; victoire = volonté ; victoire = supériorité morale chez le vainqueur, dépression morale chez le vaincu ; guerre = département de la force morale. » (*Préceptes et jugements* du maréchal Foch, cf. *Ami* 1919, p. 997). Applications fécondes de tout ceci à la stratégie spirituelle.

ration des démocrates les plus exaltés. Les bourgeois quittent femmes et enfants malgré le retrait de l'appel des hommes mariés, peut-être à cause de cela... »

A la fin du mois (28 déc.) :

L'armée du Nord, sous Faidherbe qui paraît être un bon général, se soutient et se recrute toute seule. Chanzy a fait sur le Mans une retraite fort honorable et son armée est portée au double. Bourbaki, ce débris de Metz qui était arrivé à Tours fort découragé, vient d'écrire à sa femme qu'il se trouve à la tête depuis huit jours d'une *vraie armée* (souligné dans le texte) et qu'il est complètement d'accord avec Trochu sur les opérations à suivre. Il annonce pour très prochainement son entrée en campagne. A Lyon, Bressolles a rassemblé une armée volontaire destinée à opérer sur les Vosges et sur la ligne de communication de Strasbourg. Le camp de Cherbourg se remplit et les armées pullulent. Avec l'effectif et l'armement actuel il est impossible de penser qu'il ne resterait aucune chance de réussite. Je ne puis m'empêcher de croire à un succès et d'admirer l'énergique conduite de la défense nationale.

Le succès, Chanzy croyait le tenir encore le 12 janvier, au lendemain de la bataille indécise du 11 devant le Mans ; il voulait se replier sur Alençon d'où il aurait marché sur Paris ; mais un ordre de Gambetta le ramena à Laval, derrière la ligne de la Mayenne. Gambetta, fort bon pour galvaniser le pays et faire surgir du sol armées et munitions, eut le tort de prétendre diriger à distance le détail même des opérations. Il brisa d'Aurelle de Paladines ; il paralysa Chanzy. Mais nous avions en mains les plus sérieux éléments de succès, et Metternich voyait juste. — Le 28 janvier, ce fut la capitulation de Paris et la convention de Versailles (armistice de 21 jours) entre Jules Favre et Bismarck.

Nous avons cité ces lettres et rappelé ces choses pour montrer ce qu'était ce Metternich pour la France et s'il méritait la confiance que lui a témoignée Napoléon III.

III. — Au début d'août 1859, débarqué à Paris en qualité d'ambassadeur d'un pays qui vient d'être vaincu, et vaincu dans une guerre dont la France est la grande responsable et la grande coupable, il a un plan, très net dès le premier jour et auquel il se tiendra jusqu'au bout : c'est de trouver pour cette Autriche vaincue un allié et un appui ; et cet allié, il voudrait que ce fût la France. C'est là l'idée aussi clairvoyante que généreuse qui ne cessera d'inspirer son attitude diplomatique, ses sympathies et ses antipathies. Antipathies très prononcées contre tous ceux qu'il appelle les « italianissimes » et qui en fait ont été les mauvais génies de l'Empire : le prince Napoléon [1], Fould, Persigny, La Valette, Benedetti. Sympathies pour l'impératrice, dont il s'exagère parfois les aptitudes politiques ; pour Walewski (ministre des Affaires étrangères au moment où il arrive à Paris), un parfait honnête homme [1], un catholique, qui veut défendre le pouvoir temporel et qui tient, lui aussi, pour l'alliance autrichienne ; pour Drouyn de Lhuys, dont les idées se rapprochent de celles de Walewski et nous auraient épargné, à nous et à l'Europe, bien des malheurs si on l'eût écouté à la veille et au lendemain de Sadowa.

Napoléon III, de son côté, s'est tout de suite senti en confiance avec le nouvel ambassadeur. Quelques jours après la remise des lettres de créance (août), il épanche son âme dans le sein de Metternich ; il lui dit tous les embarras où l'a plongé cette guerre d'Italie ; il se sait entièrement dépopularisé en Italie : tout le monde crie à la trahison, parce qu'il a laissé à l'Autriche les forteresses de Peschiera et de Mantoue sur le Mincio : pourtant « je ne pouvais franchement demander à votre Empereur, qui avait si loyalement accepté l'armistice, que ce que nous tenions déjà... »

Le mois suivant (septembre), il va prendre les eaux dans les Pyrénées, à St-Sauveur, et mande Metternich près de lui ; il lui proteste de sa parfaite bonne foi :

Ce que j'ai dit à l'Empereur d'Autriche à Villafranca était vrai. J'ai arrêté la guerre parce que j'ai eu peur des sacrifices de sang qu'elle me coûterait encore, parce qu'il me répugnait d'avoir la révolution à mes trousses, Kossuth et Klapka (le premier, chef des révolutionnaires de Hongrie ; le second, son lieutenant) comme auxiliaires. *J'allais passer pour le chef de toutes les canailles de l'Europe (sic,* souligne Metternich). Enfin, je prévoyais tôt ou tard une guerre générale et j'ai proposé à l'Empereur d'Autriche de nous entendre et de faire la paix. Quand je vis votre jeune Empereur, je ne pus me décider à refuser ce qu'il me demandait. *J'acceptai tout sans penser aux difficultés* que je rencontrerais. J'étais, par exemple, tellement loin de supposer que le jeune Grand-Duc, après l'abdication de son père, ne serait pas immédiatement rappelé et rencontrerait tant de résistances, que *j'oubliai une chose que j'aurais pu et dû faire de suite,* c'était d'occuper la Toscane pour empêcher ce qui est arrivé depuis. Maintenant, je ne puis plus rien faire sans répandre de sang...

Quel pauvre homme, qui a tout déchaîné avec tant de légèreté joyeuse et qui après un mois de guerre recule effrayé devant des sacrifices qu'il n'a pas prévus ; qui se sent honteux de passer pour le chef de canailles dont c'est pourtant lui qui a pris spontanément la tête ; qui « accepte tout sans penser à des difficultés » claires pourtant comme le jour ; qui « oublie » les mesures de précaution les plus élémentaires... ! Voilà l'homme qui, parce qu'il a trouvé dans son berceau un nom éclatant, un des plus grands noms de l'histoire, s'est cru une vocation à recueillir avec le nom la succession tout entière, la couronne, le prestige, le génie, l'aptitude à remanier, d'une main aussi débile que celle de l'autre était puissante, la France et l'Europe et le monde ! Il s'est cru l'interprète authentique

[1] Une Correspondance inédite de Napoléon III et du prince Napoléon a été publiée dans *Revue des Deux Mondes*, 15 déc. 1923, 1er janv., 1er fév., 1er et 15 mars 1924. L'empereur souffre des intempérances anticléricales de son cousin ; à plus d'une reprise il ouvre les yeux sur le péril que les paroles inconsidérées et les agissements du prince font courir à la dynastie ; il essaie de montrer les dents, d'imposer silence ; mais, faute de principes, il retombe vite sous l'influence de cet homme qui a été son compagnon d'enfance et d'éducation et pour qui il a toujours gardé un faible.

[1] Fils de Napoléon Ier et d'une noble dame polonaise : né 1810, † 1868.

du *Mémorial de Sainte-Hélène,* et il l'a compris à rebours. Ce qu'il a baptisé *Idées Napoléoniennes* (titre de son programme de 1839) n'étaient que chimères, conceptions vagues, obscures et souvent contradictoires, que Napoléon eût durement et justement qualifiées d'idéologies [1]. Il était, comme beaucoup de conspirateurs, double et compliqué, mais sans profondeur. Et, pas plus que d'idées, il n'avait de volonté : des velléités seulement.

Et maintenant, en cette fin d'été de 1859, maintenant qu'il se voit dans un guêpier inextricable, il n'imagine rien de mieux que de solliciter François-Joseph à des sacrifices qu'il n'a pas songé à lui proposer lors de l'armistice, de lui demander, sur le régime de ces malheureuses forteresses du Mincio, des concessions qui n'ont d'autre raison d'être que de le tirer d'embarras, lui, le vainqueur ! [2]

Encore s'il eût été homme de parole, et que l'on eût pu faire fond sur lui ! Mais il se perdait, — inconsciemment peut-être, tellement il avait l'habitude de conspirer ! — en des contradictions incessantes, démentant ses meilleurs serviteurs, les faisant combattre par des collègues ou par des aspirants ministres, contrariant leur action par des agents secrets. Toutes ces menées devenaient vite le secret de Polichinelle. Metternich mande à son gouvernement :

Il y eut un moment (fin août 1859) où l'Empereur disait :

Au Grand-Duc de Toscane, qu'il espérait qu'une bonne réaction le rappellerait sur le trône !

Au roi Victor-Emmanuel, de prendre en main la direction des Duchés pour maintenir l'ordre !

A Garibaldi, de constituer une forte armée de l'Italie centrale pour la mettre en mesure de se défendre contre un coup de main !

A Walewski, de chercher un moyen de concilier ses sympathies pour l'unité avec ses engagements !

A moi, de convaincre notre Auguste Maître de son amitié et de l'assurer de sa bonne foi !

A lord Cowley, qu'il ne voulait pas de l'annexion ! [3]

Enfin, à nous tous, que nous devions avoir confiance en lui !

Disons-le franchement, l'Empereur jouait un triple jeu et tenait en émoi tous les partis. Il cherchait à concilier les exigences les plus inconciliables, et, comptant sur les événements imprévus et sur le temps, il espérait sortir d'embarras en laissant faire les hommes et le hasard.

En janvier 1860, Walewski, partisan d'une action efficace en faveur de Pie IX, est obligé de présenter sa démission, et est remplacé aux Affaires étrangères par Thouvenel. Celui-ci n'est pas encore assez italophile au gré du prince Napoléon, qui intrigue pour le faire supplanter par Benedetti. Mais l'empereur n'est pas mûr pour Benedetti ; et l'on escompte un retour au pouvoir de Walewski. Metternich note les paroles suivantes, qu'il a entendues de la comtesse Walewska, qui, dit-il, voit beaucoup l'Empereur et que l'Impératrice protège de toutes ses forces :

L'Empereur, dit la dame, est *dégoûté* des difficultés que lui créent les affaires d'Italie, il est convaincu des dangers de la politique révolutionnaire et voudrait se reposer de nouveau sur un ministre de confiance, mais il est *si faible* que la pensée de rompre avec Billault et Fould lui est désagréable. Fould a fait venir Mme de Castiglione [1] pour tenir l'Empereur sous la férule de Cavour. L'Empereur ne l'a pas encore vue, mais les dangers sont immenses et très près.

L'Impératrice va faire un voyage *incognito* en Angleterre pour se remettre de l'impression douloureuse produite sur elle par la mort de sa sœur. Pendant ce temps (15 jours) l'Empereur cherchera des distractions et pourra bien retomber sous les griffes de Mme de Castiglione.

Walewski voit l'Empereur deux fois par semaine et prétend qu'il est tellement prêt à s'entendre avec lui qu'il espère arriver au pouvoir d'ici à deux mois.

De fait, Walewski redevient ministre d'Etat le 26 novembre suivant. Mais les perpétuelles fluctuations où l'affaire italienne jette l'empereur continuent à paralyser sa politique. Cavour meurt le 6 juin 1861 ; et rien ne trahit mieux les perplexités du pauvre homme que le mot qu'il dit à Metternich à la nouvelle de cette mort : — « Le cocher est tombé du siège, il faut voir si les chevaux prendront le mors aux dents ou rentreront à l'écurie. » A la fin de 1863 (19 décembre), il disait mélancoliquement : — « Jusqu'à présent je n'ai eu que des maîtresses, je cherche une femme ! » Et Drouyn de Lhuys (ministre des Affaires Etrangères 1862-1866) de s'évertuer à prouver que cette femme, ce doit être l'Autriche. L'Autriche, sans dire oui ni non, pose cependant une condition à son alliance : l'abandon définitif des Italiens à eux-mêmes. Cela, jamais Napoléon III ne se résoudra à l'accorder.

Pas plus qu'il n'a compris avant 1859 la portée de la question italienne, pas plus il ne soupçonne en 1864 la gravité de la question danoise. Croirait-on qu'il a félicité le roi de Prusse de ses succès contre le Danemark ! Metternich mande (1er juin 1864) : « Une nouvelle qui étonna tout le monde lors de la prise de Düppel [2], ce fut celle qui annonça une lettre de félicitations arrivée à Berlin et adressée au roi de Prusse par l'empereur Napoléon. » Metternich ajoute : — « Je crois savoir que

[1] Voir la thèse de M. Philippe Gonnard, *Origines de la légende napoléonienne,* ou l'*Œuvre historique de Napoléon à Ste-Hélène, Ami* 1910, p. 650-2.

[2] Il a cherché tout de même quelque compensation pour l'Autriche. Il disait à Metternich (à St-Sauveur, sept. 1859) :

« J'ai cherché toutes les combinaisons qui pourraient offrir une compensation à la perte d'influence que j'ai fait subir à l'Autriche. Si l'Empereur voulait, je me joindrais à lui pour l'aider à prendre sa revanche en Orient. Le nom *Ostreich* semble indiquer une prédestination à l'agrandissement de l'Autriche en Orient. *L'Empereur aurait-il de la répugnance à placer un archiduc à la tête des principautés danubiennes ?*

— « Mais, Sire, répond Metternich après un premier instant de saisissement, pour placer un archiduc à la tête des Principautés, il faudrait avant tout les prendre ! »

Et Metternich prie Napoléon de se rappeler « que le principe d'*Ote-toi de là que je m'y mette* n'était pas en vigueur en Autriche ; que le caractère de l'Empereur mon maître ne pouvait lui sembler de nature à entrer dans de telles combinaisons, combinaisons qui retomberaient en définitive sur l'Autriche composée de provinces hétérogènes... »

C'était fort bien répondu. Malheureusement François-Joseph plus tard ne montrera pas tant de scrupules à accepter des mains de Bismarck, en 1878, l'administration de la Bosnie et de l'Herzégovine, puis en 1908, à prononcer l'annexion de ces deux provinces, annexion d'où devait inéluctablement sortir la guerre de 1914.

[3] L'annexion de la Savoie et de Nice, combattue — naturellement ! — par l'Angleterre.

[1] Favorite de bas étage, qui était alors l'instrument secret de la diplomatie italienne, l'ambassadrice occulte du Piémont aux Tuileries.

[2] Lignes de Düppel, prises par Frédéric-Charles le 18 avril 1864, après un siège de deux mois.

Sa Majesté employa les termes suivants : Je félicite Votre Majesté (Guillaume Ier) sur le succès de ses armes. La défense énergique des Danois rend la victoire plus glorieuse. » La suite en est que le Danemark (armistice du 20 juillet, traité de Vienne du 30 octobre) est contraint de transférer à l'Autriche et à la Prusse tous ses droits sur les duchés (Slesvig, Holstein, Lauenbourg). Quelques mois après, c'est l'Autriche que la Prusse force (ultimatum du 6 août 1865) à accepter le partage des duchés et à signer la *Convention de Gastein* (14 août) qui donne à la Prusse l'administration du Slesvig, à l'Autriche celle du Holstein : une convention dont Bismarck, en la jetant dans son tiroir et avant même que l'encre en fût sèche, disait au plénipotentiaire autrichien qui venait de la signer : — « En vérité, jamais je n'aurais cru trouver un ministre autrichien assez niais pour me signer pareil papier ! » De ce papier en effet allait sortir la guerre de 1866.

Mais, avant de partir en guerre, il faut savoir ce que fera la France. Napoléon III villégiature en ce moment à Biarritz. Bismarck y vole (17 octobre 1865), fait l'imbécile, gambade comme un caniche devant l'empereur sur la plage : « Il est fou ! » fait à mi-voix l'empereur à son secrétaire. Bismarck a entendu, exulte de passer pour fou ; il tient son homme. Napoléon n'entend rien à la terrible guerre qui se prépare, pas plus qu'il n'a rien entendu à la guerre de Danemark, à la guerre d'Italie. Avec la sûreté de divination qui le caractérise, il est convaincu que la Prusse sera battue, qu'entre elle et l'Autriche victorieuse il s'interposera, jouera le rôle de médiateur, d'arbitre de l'Europe. Et puis surtout, il y a l'Italie, l'éternelle Italie. L'Italie, depuis six mois (mars 1865), est liée à la Prusse par un traité de commerce, prélude de l'alliance de demain. Du moment que l'Italie est de la partie, Napoléon est aux anges ; c'est pour lui une occasion inespérée de liquider la question italienne : il n'a pu en 1859 donner à l'Italie l'Adriatique promise, il la lui donnera en 1866, et son âme sera délivrée [1]. — « En vérité, disait Bismarck au sortir de Biarritz, si l'Italie n'existait pas, il faudrait l'inventer ! »

Napoléon III n'a rien promis à Biarritz ; mais Bismarck ne lui a rien promis non plus, et Napoléon III s'en apercevra bientôt quand, après Sadowa, il imaginera de réclamer à la Prusse des compensations sur le Rhin pour les agrandissements colossaux qu'elle a réalisés en Allemagne. Bismarck aussi bien a su se passer de ces engagements formels de neutralité que Napoléon III ne lui a pas consentis : car il y avait l'Italie ! Il s'est assuré de la neutralité de la France, dira-t-il plus tard à Metternich, « par un moyen indirect, mais que j'ai regardé comme *infaillible :* nous avons conclu une *alliance éventuelle* avec l'Italie. » Napoléon III ne marchera jamais contre l'Italie, donc pas non plus contre la Prusse alliée de l'Italie.

Napoléon III, à vingt ans, s'est lié à l'Italie révolutionnaire par ses serments de *carbonaro :* le carbonarisme ne le lâchera plus ; le carbonaro de 1830 n'a cessé de conspirer en lui contre le souverain français qu'il est devenu.

Jusqu'au bout, jusqu'en août 1870, après nos premiers désastres, il rêvera de l'Italie ; il s'imaginera que l'Italie va voler à son secours ; il pressera, à la veille encore de Sedan, Victor-Emmanuel de ne pas tarder d'un instant, d'accourir à la tête de ses troupes, contre la Prusse, l'alliée de la veille, l'alliée que Napoléon III lui-même a donnée à l'Italie en 1866... Ah ! le pauvre homme ! et le bon billet !

IV. — Série de conférences sur les *Lettres d'amour,* faites au jeune public de l'*Université des Annales* par M. Robert de Flers, de l'Acad. Française *(Conferencia,* 15 sept., 15 oct., 1er et 15 nov. 1923). On nous y montre Napoléon Ier en piteuse posture, la posture du plus vulgaire des amoureux. Les lettres que l'on nous cite sont datées de 1796, de l'armée d'Italie, et adressées à Joséphine. Elle est son épouse, depuis le 8 mars de cette année-là ; le mariage, purement civil, a été conclu brusquement. Il a eu le coup de foudre

[1] Metternich était en congé cet automne de 1865. De retour, il s'en fut s'enquérir auprès de Napoléon III lui-même. Celui-ci, sans s'expliquer d'abord, lui donna son avis sur Bismarck, et l'on est confondu quand on lit ce jugement :

« L'Empereur me dit que M. de Bismarck était un homme *fort intéressant (!),* aventureux comme le comte de Cavour. Cet homme d'Etat n'aura probablement pas, selon lui, le pouvoir nécessaire pour accomplir de grandes choses, *n'ayant pas pour lui le parti libéral et révolutionnaire.*

« Heureusement, ajoute Sa Majesté, M. de Bismarck ne sait pas faire jouer les ressorts que savait si bien mettre à profit M. de Cavour ; car, sans cela, il y a longtemps que nous aurions eu à nous préoccuper du foyer qu'il aurait allumé en Allemagne. »

Napoléon III semble bien avoir livré le fond de sa pensée et de ses illusions ce jour de la fin de décembre 1865 où il dit à Metternich : — « Si on pouvait provoquer une guerre dans un coin d'Europe sans mettre le feu aux poudres ailleurs, ce serait peut-être ce qui vaudrait le mieux pour en finir. »

Puis, au dernier moment, à la veille de Sadowa, quand il voit les événements se précipiter, il songe à négocier une convention secrète avec l'Autriche ; et comme pour excuser son apathie de l'automne précédent devant Bismarck, il laisse échapper cet aveu stupéfiant dans une lettre autographe à l'empereur François-Joseph, du 17 juin 1866 :

« J'avoue que je ne voyais pas sans une certaine satisfaction se dissoudre la Confédération germanique organisée principalement contre la France. »

Un souverain français voir avec « une certaine satisfaction » une Confédération faire place en Allemagne à un Reich unitaire !

Il était malade. Metternich note les crises qui dès 1861 et 1864 avaient alarmé son entourage et dont l'Impératrice lui faisait confidence détaillée. En ce mois surtout de juillet 1866 (le mois de Sadowa), il était absolument prostré, incapable de prendre une résolution ; mais était-ce un mal, puisque ses résolutions en tous cas n'auraient pu être conformes aux intérêts français ? Quand il retrouvera un peu d'énergie, ce sera pour congédier (1er septembre 1866) du Ministère des Affaires Etrangères l'honnête Drouyn de Lhuys, qui à la nouvelle de Sadowa avait poussé de toutes ses forces à une action énergique sur le Rhin pour arrêter la Prusse. Ce n'est que par Drouyn de Lhuys lui-même que l'Impératrice apprit ce changement de ministère ; et elle fit à l'Empereur une scène terrible, lui rappelant les contradictions de sa politique étrangère, son attitude indécise envers la Russie après la guerre de Crimée, envers l'Autriche après 1859, ses coquetteries avec la Prusse qui n'ont pas été payées de retour, sa politique italienne qui n'a satisfait personne au-delà des Alpes, lui prédisant une coalition « de tous les froissés, de tous les dupés, de tous les désillusionnés. » C'est elle qui a conté tout cela à Metternich :

« Napoléon, poursuit celui-ci, restera quelque temps à St-Cloud et profitera, au dire de l'Impératrice, de sa liberté et d'une lueur de convalescence pour s'adonner de nouveau à des plaisirs qui le ramèneront malade à Biarritz avant la fin du mois de septembre. » On est un peu surpris tout de même qu'elle prenne Metternich pour confident de ses infortunes conjugales ; mais la pudeur féminine, sous ce rapport, a moins de délicatesse que la pudeur masculine.

devant la jeune veuve (de six ans plus âgée que lui)[1] ; et elle s'y est prêtée sans autre difficulté, car il y a le divorce, qui lui offrira toujours une porte de sortie si la gloire ne vient pas auréoler son époux de ce jour. Lui, il est tout à son amour. Deux jours après le mariage, il part pour son commandement d'Italie ; et là, de chaque relai il lui envoie un billet embrasé. Il adore Joséphine ; il le lui crie sans cesse ; il ne veut vivre que par elle, vaincre que pour elle. Il faut qu'elle vienne. Si elle n'est pas là, ses victoires n'auront pas de prix pour lui. L'ennemi en déroute, une moisson d'étendards, tout cela ne l'empêche pas d'être affreusement jaloux. Dans le moment même où on vient lui annoncer que telle position est prise, tel village emporté, telle rivière franchie, il songe : « Où est-elle ? que fait-elle ? m'aime-t-elle ? » Joséphine est de toutes ses pensées. S'il envoie une batterie sur une colline dominant une vallée, il songe : « Joséphine aimerait ce paysage. » S'il dissimule un bataillon derrière une rangée de saules, au bord d'un étang : « Cette eau tranquille serait un beau miroir pour son joli visage fardé. » Si les délégations lui apportent sur un coussin de velours les clés des villes prises : « Ses petits pieds seraient là mieux à leur place... »

...Je tiens à l'honneur, puisque tu y tiens, à la victoire, puisque cela te fait plaisir, — sans quoi j'aurais tout quitté pour me rendre à tes pieds...

Quand, libre de toute inquiétude, de toute affaire, pourrai-je passer tous mes instants près de toi, n'avoir qu'à t'aimer et ne penser qu'au bonheur de te le dire et de te le prouver ?... Tes larmes m'ôtent la raison, brûlent mon sang. Crois bien qu'il n'est plus en mon pouvoir d'avoir une pensée qui ne soit pas à toi et une idée qui ne te soit pas soumise...

Je fais appeler le courrier de Milan. Il me dit qu'il est passé chez toi et que tu lui as dit que tu n'avais rien à lui ordonner. Fi ! méchante, laide, cruelle, tyranne, petit joli monstre !... Tu es une vilaine, bien gauche, bien bête, bien cendrillon. Tu ne m'écris pas du tout, tu n'aimes pas ton mari ; tu sais le plaisir que tes lettres lui font et tu ne lui écris pas dix lignes jetées au hasard. Que faites-vous donc toute la journée, madame ? Quelle affaire si importante vous ôte le temps d'écrire à votre bon amant ?

(De Milan, 28 nov. 1796) : Pour moi, t'aimer seule, te rendre heureuse, ne rien faire qui puisse te contrarier, voilà le destin et le but de ma vie.

Sois heureuse, ne me reproche rien, ne t'intéresse pas à la félicité d'un homme qui ne vit que de ta vie, ne jouis que de tes plaisirs et de ton bonheur. Quand j'exige de toi un amour pareil au mien, j'ai tort. Pourquoi vouloir que la dentelle pèse autant que l'or ? Quand je te sacrifie tous mes désirs, toutes mes pensées, tous les instants de ma vie, j'obéis à l'ascendant que tes charmes, ton caractère et toute ta personne ont su prendre sur mon malheureux cœur...

Ah ! que le cœur humain, quand il s'abandonne à la passion, est donc une pitoyable chose, même chez un Bonaparte !

Cet asservissement, cette abdication du génie devant les passions devait être très fort du goût du public des *Annales* ; et M. Robert de Flers a été assourdi d'applaudissements quand il a porté au compte de cet amour grotesque les prestigieux triomphes de cette campagne d'Italie :

Ses généraux l'envient, le jalousent, mais il les fixe de son regard ardent et glacé, et *le petit bougre*, comme l'appelait Augereau, a bientôt fait de les dompter. C'est que le petit bougre possède au fond de son cœur un talisman qui le rend capable de tout oser, de tout vouloir, de tout obtenir : un premier amour qui sera le dernier ; un premier amour qui s'épanouit dans la joie sans cesse renouvelée du printemps et de la victoire...

Ainsi, et toutes les lettres que vous venez d'entendre vous l'ont prouvé, celui qui commençait de bouleverser le monde par le miracle de son génie et qui, déjà, réalisait son destin qui se résume en un mot : commander, n'obéissait plus qu'aux ordres de sa passion. Ainsi, le petit bougre fervent, inquiet, furieux, suppliant, qui, en six mois, avait eu à ses pieds les notables de cinquante-trois villes, s'agenouillait devant l'amour qui, lui aussi, est un petit bougre. Ah ! Joséphine !... Joséphine !

V. — Gens d'amour aussi que les Terroristes de 93. Amour est synonyme de bonté quand il est discipliné sous la loi de Dieu, mais synonyme d'égoïsme et de férocité quand il n'est que la passion déchaînée sans règle. *Cruenta Venus*, « Vénus est sanglante, » disaient déjà les vieux Romains. Les Terroristes ont cherché l'amour, et, ce qui est pis, ils l'ont trouvé. On s'est disputé leur cœur. Les femmes, sexe faible, sont faites pour s'appuyer sur la force ; et si elles ne prennent pas leur appui sur la force véritable qui est un attribut de Dieu et un don du Saint-Esprit, elles se jettent tête baissée sur la première apparence de force qui se présente à elles ; elles se laissent hypnotiser par la brutalité même la plus animale. Un Fouquier-Tinville a été aimé ; un Joseph Le Bon a été aimé. Et, de tous les grands acteurs de la Révolution, celui qui a suscité chez les femmes le plus d'enthousiasme et d'émotion, c'est Robespierre. Victorien Sardou, l'auteur de ce *Thermidor* que la censure interdisait voici une trentaine d'années sous prétexte que la Révolution est un « bloc » un et indivisible où il n'est pas permis de rien attaquer, Sardou, tout jeune (né 1831), avait dansé avec la veuve du Terroriste Le Bas. Or, cette vieille dame ne pouvait parler de Robespierre sans avoir les larmes aux yeux :

— « Ah ! si vous l'aviez connu, ce bon Maximilien, s'écriait-elle, comme vous l'auriez aimé ! Il a été tellement calomnié par ses ennemis ! Il était si bon, si affectueux pour la jeunesse ! »

[1] Joséphine Tascher de La Pagerie, créole de la Martinique (née 1763), venue en France à quinze ans, mal élevée, plus mal mariée, mena vers la fin de l'Ancien Régime la vie compromettante des femmes séparées, après la Terreur la vie compromise des veuves à bout de ressources avouables. Son mariage avec Bonaparte fut un caprice ou un expédient, sinon un marché. Elle s'amusa un instant à parader à ses côtés à Milan, puis retomba dans les frivolités hasardées et les intimités louches, peut-être dès le temps des victoires d'Italie, sûrement pendant l'expédition d'Egypte. Bonaparte, à la veille de Brumaire, lui pardonna, par insouciance et peut-être par politique ; et ce n'est qu'alors, associée à la vertigineuse ascension de la fortune conjugale, qu'elle commença à se surveiller, parce qu'elle avait tout à perdre à une rupture. On sait comment, la veille du Sacre, elle se jeta aux pieds de Pie VII et lui révéla l'irrégularité de sa situation, pour forcer Bonaparte à accepter un mariage religieux au dernier moment, condition *sine qua non* mise par le Pape au Sacre. Bonaparte ne le lui pardonna pas. — Une légende sentimentale en faisait jadis une victime, victime de l'ambition de son époux, et l'auréolait des vertus que l'on prête volontiers aux victimes. Frédéric Masson a tiré tout cela au clair en 4 gros volumes : *Joséphine de Beauharnais*, — *Madame Bonaparte*, — *Joséphine impératrice et reine*, — *Joséphine répudiée*.

Cette opinion de la dame n'eut d'ailleurs aucune influence sur Sardou, qui ne parlait jamais de Robespierre sans faire suivre son nom de vocables comme « ce bandit, » « cette canaille, » « cette crapule, » et qui a tracé de lui ce portrait peu flatté : — « Sa tête de chat aux pommettes saillantes était couturée de petite vérole ; son teint, bilieux ; ses yeux verts, bordés de rouge sous ses lunettes bleues ; sa voix, aigre ; son verbe, sec, pédant, hargneux, cassant ; son port de tête, hautain ; ses gestes, convulsifs. »

Robespierre était très empressé auprès des femmes ; mais les femmes n'attendaient pas ses avances pour se jeter à sa tête. M. de Flers nous transcrit cette lettre qu'il reçut un jour d'une jeune Nantaise, veuve Jakin, qui ne le connaissait pas, qui ne l'avait jamais vu, et qui lui écrit ceci (on ne nous donne point la date de la lettre, mais c'était au temps de la Convention et du culte de l'Etre Suprême, comme on va voir) :

> Mon cher Robespierre, depuis le commencement de la Révolution, je suis amoureuse de toi ; mais j'étais enchaînée et j'ai su vaincre ma passion. Aujourd'hui, je suis libre, parce que j'ai perdu mon mari dans la guerre de Vendée. Je veux, en face de l'Etre suprême, t'en faire la déclaration.
>
> Je me flatte que tu seras sensible à l'aveu que je te fais. Il en coûte à une femme de faire un tel aveu ; mais le papier souffre tout et on rougit moins de loin qu'en face l'un de l'autre. Tu es ma divinité suprême, et je n'en connais d'autre sur la terre que toi. Je te regarde comme mon ange tutélaire et ne veux vivre que sous tes lois. Elles sont si douces que je te fais le serment, si tu es aussi libre que moi, de m'unir avec toi pour la vie. Je t'offre pour dot les vraies qualités d'une bonne républicaine, 40.000 livres de rente et être une jeune veuve de vingt-deux ans. Si cette offre te convient, réponds-moi, je t'en supplie ; mon adresse est à la veuve Jakin, poste restante, à Nantes. Si je te prie de me l'adresser poste restante, c'est que je crains que ma mère ne me gronde de mon étourderie. Si je suis assez heureuse pour obtenir de toi une réponse favorable, je m'empresserai de la lui montrer. Pour lors, plus de mystère !
>
> Adieu, mon bien-aimé, songe à la petite Nantaise ! Songe à l'infortunée qui ne vit que pour toi.
>
> Ne mets point le cachet de la Convention. Ecris-moi comme un simple particulier [1].

VI. — Dieu ! que les femmes sont folles ! Presque autant que les hommes, que « l'homme » *simpliciter, homo,* est fou quand il abandonne au sentiment le gouvernement de soi-même ! Parmi la multitude d'adorateurs de Mme Récamier, il y eut, un temps, — l'espace d'une année, — Benjamin Constant, un des noms importants de notre littérature, auteur d'un roman *(Adolphe,* 1816) qui restera toujours célèbre dans l'histoire du roman d'analyse psychologique, homme politique très actif et très influent, et dont l'influence (sous la Restauration) fut des plus néfastes... Ecoutez comment cet homme, dont le style est d'ordinaire plutôt glacé, écrit à Mme Récamier (décembre 1814) :

[1] Sur Robespierre et Catherine Théot, la visionnaire qui se faisait appeler mère de Dieu et saluait en Robespierre le Messie prédestiné à renouveler le culte de l'Etre Suprême son fils, voir *Ami* 1901, p. 826-830.

> Vous savez bien que toute ma vie est à votre disposition comme le peu d'esprit que je puis avoir. Je respire ou je ne respire pas, suivant que cela vous plaît. Je rentre, et, au lieu de me coucher, je vous écris... Je n'ai rien à dire, il est vrai, que vous ne sachiez, mais vous le répéter est un besoin continuel auquel je ne résiste pas... Je vous aime comme au premier jour où vous m'avez vu fondre en larmes à vos pieds. Ma vie est une inquiétude de chaque minute. Je n'ai qu'une pensée. Vous tenez tout mon être dans votre main comme Dieu tient sa créature. Un regard, un mot, un geste, changent toute mon existence... L'idée de voir un nuage sur votre front pour un mot que j'aurais dit me frappe de terreur. Quand je vous contemple, quand mes regards vous dévorent, quand chacun de vos mouvements porte le délire dans mon cœur, un geste de vous me repousse et me fait trembler. Oh ! que je donnerais volontiers ma vie pour une heure ! Que je voudrais, à ce prix, m'élancer sur une épée nue et sentir tout mon sang couler pour vous ! Mais aussi, n'êtes-vous pas un ange du ciel ?... Je ne suis plus moi, je ne peux plus répondre de moi. Crime, vertu, héroïsme, lâcheté, délire, désespoir, anéantissement, activité, tout dépend de vous. Dieu m'a remis entre vos mains !... Quand vous ne voudrez pas me voir seule, je vous suivrai de mes regards dans le monde ; si votre porte m'était fermée, je coucherais dans la rue à votre porte... Rien n'interrompra ce culte d'amour, cette admiration enthousiaste qui est le seul sentiment qui me fasse vivre !...

Les prédicateurs peuvent bien tonner contre l'amour. Diront-ils jamais rien de plus fort que ces lignes, rien qui mette en lumière plus crue la misère de la passion, ce que la passion fait de nous, à quel état de loque elle nous réduit, à quelle abdication de notre personnalité elle nous condamne, quel avilissement, quelle annihilation de tout nous-mêmes, quel supplice aussi et de tous les instants c'est que le culte passionnel d'une créature ?

B. Constant écrivait ces choses à Mme Récamier en 1814. L'année suivante, tout est fini : — « Je l'ai en horreur, » dit-il.

VII. — Chateaubriand, un autre grand homme, et d'une tout autre envergure que B. Constant, mais tout aussi petit... La liste de ses liaisons serait interminable. M. Maurice Paléologue, au cours des études qu'il vient de publier sous ce titre : *Romantisme et Diplomatie (Revue des Deux Mondes,* 15 mars, 1er avril, 1er mai) [1], en

[1] Recueillies en 1 vol. in-8 écu de 144 p., 8 f. 50, Hachette. Quatre photogravures hors texte, sur beau papier teinté, nous rendent l'effigie des trois personnages, **Talleyrand, Metternich, Chateaubriand.** Talleyrand en a deux pour son compte, *Talleyrand à cinquante ans,* par Gérard, et *Talleyrand à soixante-quatorze ans,* par Ary Scheffer. On sait qu'il n'y a guère de portraits plus énigmatiques et tout ensemble plus parlants, qui inquiètent et retiennent plus âprement l'attention que ceux de cet homme. Le portrait de Metternich (par Lawrence, 1818) est bien un type de physionomie dont la fatuité n'a d'égale que l'insolence, une insolence que l'on sent vide d'idées.

Si M. Paléologue écrit en sur-titre : **Romantisme et Diplomatie,** c'est qu'en effet le romantisme a marqué de son empreinte aussi la diplomatie comme il a fait la littérature. La littérature romantique s'est faite personnelle, se complaisant à l'étalage du moi ; et la diplomatie à son tour, au lieu de demeurer la fonction exclusivement administrative qu'elle était jadis et dont M. P. en son préambule nous ouvre une galerie de si beaux types d'Ancien Régime, la diplomatie au temps du romantisme dépouille la sévère draperie classique, empiète sur la vie privée, mêle pour ainsi dire les aventures intimes aux affaires publiques : veine qui a été abondamment exploitée par les romanciers dans la première moitié du XIXe siècle, Balzac, Stendhal, Eugène Sue, George Sand.

exhume une qui est peu connue, une comtesse de X... que Chateaubriand a rencontrée en 1823 et qui une fois de plus lui a fait perdre toute raison. C'est l'année de l'expédition d'Espagne. Chateaubriand est ministre des Affaires étrangères ; et il écrit ceci à la dame (12 sept. 1823) :

Mon ange, ma vie, je ne sais quoi de plus encore, je t'aime avec toute la folie de mes premières années ! Je redeviens pour toi le frère d'Amélie ; j'oublie tout, depuis que tu m'as permis de tomber à tes pieds. J'ai enfin saisi le rêve de bonheur que j'ai tant poursuivi. C'est toi que j'ai adorée longtemps sans te connaître...

Et l'on se donne rendez-vous à Fontainebleau, à quelques jours de là. Mais, coup de théâtre ! Voici qu'on apprend à Paris la prise du Trocadéro et la délivrance de Ferdinand VII. C'est un triomphe, la première victoire depuis nos désastres ; c'est la France relevée aux yeux du monde... On reprend tout le cérémonial des victoires napoléoniennes : canonnade aux Invalides, *Te Deum* à Notre-Dame, félicitations du corps diplomatique, réjouissances populaires, illumination de la capitale... Parfait ! Mais voici du même coup Chateaubriand cloué à Paris : il ne quitte le conseil des ministres que pour recevoir les ambassadeurs ou se rendre chez le roi. Impossible d'aller à Fontainebleau. Il écrit à Mme de X... :

Ainsi, je perds cette nuit que j'aurais passée dans tes bras !... Ah ! je donnerais le monde [1] pour une de tes caresses, pour te presser sur mon cœur palpitant. Que m'importe le monde sans toi ? Tu es venue me ravir jusqu'au plaisir du succès de cette guerre, que j'avais seul déterminée et dont la gloire me trouvait sensible. Aujourd'hui, tout a disparu à mes yeux, hors toi. C'est toi que je vois partout, que je cherche partout. Cette gloire, qui tournerait la tête à tout autre, ne peut même me distraire un seul moment de mon amour... Mais reviens vite ! Oh ! oui, dédommage-moi ; viens ; *pardonne-moi la délivrance de ce malheureux roi d'Espagne !...* Je ne sais si tu pourras me lire. Je t'écris après avoir écrit à tous les rois et à tous les ministres de l'Europe. Ma main est fatiguée ; mais mon cœur ne l'est pas. Il t'aime avec toute l'ardeur, toute la passion de la jeunesse. Reçois un million de baisers sur tes mains, tes lèvres et tes cheveux...

Odieux et grotesque dans ses amours, il ne l'est pas moins dans son orgueil. Mme Récamier, son amie fidèle, qui, devant l'éclat de sa liaison affichée avec Mme de X..., s'en est allée chercher quelque consolation en Italie, essaie, de là-bas, de lui ouvrir les yeux sur les déboires certains que lui réserve sa mégalomanie croissante :

On vous a dit, répond-il, que l'encens m'était monté à la tête : venez et vous verrez ; il m'aurait fait un tout autre effet. Mon grand défaut, c'est de n'être enivré de rien ; je serais meilleur, si je pouvais me prendre à quelque chose. Je ne suis pas insensible à voir la France dans un tel état de considération au dehors et de prospérité au dedans et de penser que *la gloire et le bonheur de ma patrie datent de mon entrée au ministère...*

Les jours de son ministère sont comptés cependant. Par sa vantardise, par l'étalage continuel de son moi, par les machinations qu'il ne cesse d'ourdir pour renverser Villèle de la présidence du Conseil et s'élever à sa place, il s'est rendu tellement incommode à ses collègues, il a tellement exaspéré le roi, que son portefeuille lui est retiré ; et l'affaire est conduite avec une brusquerie et même une brutalité qu'on ne peut s'empêcher de trouver étonnante chez un monarque d'un esprit aussi fin, aussi courtois que Louis XVIII. Sans la moindre explication, le 6 juin 1824, jour de la Pentecôte, Chateaubriand reçoit de Villèle cette lettre :

J'obéis aux ordres du roi, en transmettant de suite à Votre Excellence une ordonnance que Sa Majesté vient de rendre : *Le sieur Comte de Villèle, président de notre Conseil des ministres, est chargé par intérim du portefeuille des Affaires étrangères, en remplacement du sieur vicomte de Chateaubriand* [1].

Deux heures après, Chateaubriand avait déménagé du ministère avec ses deux chattes, celles-ci plus pacifiques que lui sans doute. Il écumait : — « On m'a mis à la porte comme si j'avais volé la montre du roi sur la cheminée ! » Il se cloître dans son logement de la rue de l'Université, repoussant « la foule condoléante, » et, quinze jours après, envoie au *Journal des Débats* son premier article contre Villèle, début d'une série enragée et sans scrupule, qui ne prendra fin que trois ans plus tard, avec la chute de Villèle (2 décemb. 1827), et qui est d'ailleurs une merveille littéraire : « La polémique, disait-il, est mon allure naturelle. Il me faut toujours un adversaire, n'importe où. » Sur cette polémique, dont l'influence a été terrible sur l'esprit public, voir *Ami* 1901, p. 1046-8.

Villèle tombé, Chateaubriand ne doute pas un instant qu'il ne soit appelé à recueillir la succession de sa victime ; mais Charles X, qui ne le peut souffrir, fait choix de Martignac. Sous le choc de la nouvelle, Chateaubriand tombe en syncope :

M. de Chateaubriand fut si furieux, écrit Mme de Boigne, qu'il en pensa étouffer ; il fallut lui mettre un collier de sangsues, et, cela ne suffisant pas, on lui en posa d'autres aux tempes. Le lendemain, la bile était passée dans le sang ; il était vert comme un lézard. Cependant, l'agitation où il était ne lui permettant pas de rester chez lui, je le rencontrai dans une maison où il était venu promener son inquiétude. Les stigmates laissés par les sangsues lui permettaient d'attribuer son changement à la maladie. Je n'ai guère vu de spectacle plus triste que celui de cet homme, à qui l'on ne peut refuser une capacité peu ordinaire,

[1] Y compris la France sans doute ! la France dont la victoire ne pèse plus rien au regard de sa passion !

[1] Louis XVIII avait signifié son congé à Talleyrand, en 1815, sous une forme moins brutale, mais d'une impertinence... royale. Talleyrand, en 1814, s'était imposé au roi, et, somme toute, malgré une très lourde erreur (l'attribution de la Rhénanie à la Prusse, alors qu'il aurait pu la faire ériger en royaume pour le roi de Saxe, catholique, dont le pays saxon, tout protestant, serait allé à la Prusse), avait bien représenté et servi la France au Congrès de Vienne. Mais, après Waterloo, et malgré les services éminents qu'il vient encore de rendre, il est englobé dans l'exécration furieuse dont les ultras poursuivent tous les anciens comparses de la Révolution et de l'Empire ; et on le lui signifie dès sa première rencontre avec le roi, à Mons. Le roi, qui voudrait l'éviter, fait avancer précipitamment sa berline : mais Talleyrand a déjà pénétré sous la porte cochère, le roi est obligé de le recevoir. A peine s'est-il incliné, que le roi, de son plus fin sourire, lui dit :

— « Eh quoi ! prince de Bénévent, vous nous quittez ? Les eaux vous feront du bien ; vous nous donnerez de vos nouvelles. »

Là-dessus, Louis XVIII se fait reconduire à sa berline et part, laissant le prince « ébahi et bavant de colère. »

Il faut dire que la scène nous a été contée par Chateaubriand, qui était témoin oculaire, mais dont le témoignage peut n'être pas d'une exactitude de phonographe.

bouleversé et accablé à ce point par un revers d'ambition. S'il avait pu attaquer le nouveau ministère avec le même acharnement que le dernier, son chagrin aurait été moins poignant ; mais il comprenait bien que toutes ses armes offensives se trouvaient sinon brisées, au moins bien émoussées, et il se sentait complètement joué.

Martignac cependant reconnaît qu'il est indispensable de « neutraliser » Chateaubriand ; le roi, de son côté, n'estime « aucun prix trop cher pour l'écarter de ses conseils et de sa présence. » On lui offre l'ambassade de Rome : — « Ce mot de Rome eut sur moi un effet magique... Je me sentis saisi du désir de fixer mes jours, de l'envie de disparaître, — même par calcul de renommée, — dans la Ville des funérailles, au moment de mon triomphe politique... »

Le 14 septembre 1828, il reprend le chemin de Rome. Mais il ne s'y attardera pas plus qu'il n'a fait précédemment à Berlin et à Londres : son humeur changeante s'accommode mal des missions prolongées. Au bout de six mois, la *Pontificum veneranda sedes* qu'il avait saluée avec tant d'enthousiasme ne lui dit plus rien. Il sollicite un congé pour venir se reposer en France. Un nouveau Pape vient de monter sur le trône pontifical, Pie VIII (Léon XII, † 10 février 1829 ; Pie VIII, élu le 31 mars), qui promettait un Pontificat d'une fière énergie si la mort ne l'eût enlevé si rapidement († 30 nov. 1830 : il avait lancé le 30 juin précédent, dans l'affaire des mariages mixtes, le Bref *Pervenerat* d'où devait sortir l' « Affaire de Cologne », signal elle-même de la rénovation de l'Allemagne catholique). Chateaubriand ne voit, dans le nouveau Pape, que les apparences chétives. Il laisse tomber de sa plume (lettre à Mme Récamier), le soir du mercredi-saint, au sortir des Ténèbres, cette phrase, qui n'est ni d'un chrétien ni d'un homme de sens : — « Au lieu de ces pontifes puissants et de ces cardinaux qui disputaient jadis la préséance aux monarques, un pauvre vieux pape, paralytique, sans famille et sans appui, des princes de l'Eglise sans éclat, annonçaient *la fin d'une puissance* qui civilisa le monde moderne... » Et il fait du sentiment : — « On se sentait (à cet office des Ténèbres) accablé sous le mystère d'un Dieu mourant pour effacer les crimes des hommes. » Puis, devant ce qu'il prend pour le déclin de la Papauté : — « C'est une belle chose que Rome pour oublier tout, mépriser tout et mourir. »

Pas si vite !... Le surlendemain, changement de décor. Le Vendredi-Saint, se présente à l'ambassade une jeune Française, blonde, vive et souple, Hortense Allart, une des mouches du coche romantique, romancière elle-même. Chateaubriand tombe sous le charme. Le dimanche de Pâques, il se rend chez la jeune femme : — « Je crois le voir entrer dans mon salon *Delle quattro fontane*, raconte-t-elle elle-même. Ce fut rapide et ridicule. Pouvait-il s'éprendre si vite ? Et moi, devais-je le croire sincère ? Pouvions-nous nous entendre avec cette distance d'âge et d'expérience ? (elle, 27 ans ; lui, 61)... Il venait chez moi, une fleur à la boutonnière, très élégamment mis, d'un soin exquis dans sa personne ; son sourire était charmant, ses dents éblouissantes ; il était léger, semblait heureux... Il aimait tout à coup Rome, dont auparavant il était fatigué... »

Oui ; mais il a le congé qu'il a sollicité... Après tout, pourquoi n'en pas faire profiter Mme de Chateaubriand toute seule ? C'est ce qu'il écrit à son ancien secrétaire de Londres, le vicomte de Marcellus : — « J'ai le congé que j'avais demandé et me sens peu disposé à m'en servir. Si Mme de Chateaubriand veut aller à Paris toute seule, je pourrais bien passer ici mon été... Après mon conclave et son tapage, j'ai repris goût aux ruines et à la solitude » (et à autre chose surtout).

Mais, nouveau changement de décor : le ministère Martignac est en péril (été de 1829), la succession est presque ouverte. Toutes les ambitions politiques de René se rallument instantanément ; le portefeuille des Affaires Etrangères sera pour lui, évidemment ; son « honneur ministériel » l'exige ; il se fait fort de donner « une grande gloire » au règne de Charles X ; il promet à Hortense « de mettre le pouvoir et la France à ses pieds. » Et il accourt à Paris.

Martignac est en effet congédié (31 juillet) ; mais ce n'est pas Chateaubriand, c'est son ennemi Polignac qui est appelé à former le ministère (8 août). Chateaubriand en est anéanti. Même dix-huit mois auparavant, quand le roi lui a préféré Martignac, il n'a pas tant souffert : — « J'avais éprouvé bien des changements de fortune depuis que j'étais au monde ; je n'étais jamais tombé d'une pareille hauteur. Ma destinée avait encore une fois soufflé sur mes chimères. Ce coup me fit un mal affreux ; j'eus un moment de désespoir. »

Il se démet aussitôt de son ambassade. Moins d'un an après, la Révolution de Juillet met fin à sa carrière politique, bien qu'il ait encore dix-huit ans à vivre.

Il avait débuté dans la diplomatie, — et dans la vie publique, — trente ans auparavant, presque par hasard. C'était au temps du Consulat. Revenu d'émigration en mai 1800 (il avait trente-deux ans), il s'était rallié d'enthousiasme au nouveau régime. En Bonaparte il saluait le sauveur de la société française, le nouveau Cyrus qui va « reconstruire l'édifice. » A cette œuvre de salut public, il n'a que voulu apporter « son grain de sable, » ce *Génie du Christianisme* qui paraît le 14 avril 1802, mercredi-saint, quatre jours avant ce dimanche de Pâques où le bourdon de Notre-Dame de Paris sonnera après dix ans de silence pour la Messe solennelle célébrée dans la vieille cathédrale rendue au culte, en présence du Premier Consul, de son Etat-Major de généraux de la Révolution et de tous les grands corps de l'Etat. Il dédie la IIe édition du *Génie* à Cyrus lui-même, « à l'Homme puissant qui nous a retirés de l'abîme » : « On ne peut s'empêcher de reconnaître dans vos destinées, lui dit-il, la main de la Providence qui vous avait marqué

de loin pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux. »

Peu après (9 mai 1803), il est nommé secrétaire de l'ambassade de France à Rome. De son acceptation il a allégué trois motifs, qui ne sont pas tous également vrais : le premier, le motif officiel, c'est « l'espoir d'être utile à la religion » ; — le second, avoué un jour dans une lettre à Fontanes, c'est le désir de se soustraire à la reprise de la vie conjugale : il vient d'apprendre en effet que Mme de Chateaubriand, impatiente de la claustration où elle s'étiole au fond de la Bretagne, annonce le dessein de venir s'installer à Paris : « La crainte de me réunir à ma femme, mande-t-il à Fontanes, m'a jeté une seconde fois hors de ma patrie ; » — le troisième motif enfin, le plus réel, celui dont il a tiré plus tard les plus beaux effets d'éloquence, c'est son attachement à Mme de Beaumont : « La fille de M. de Montmorin se mourait, écrit-il ; le climat de l'Italie lui serait, dit-on, favorable. Moi allant à Rome, elle se résoudrait à passer les Alpes : *je me sacrifiai* à l'espoir de la sauver. » Un soir de novembre, Pauline mourait dans ses bras, « désespérée et ravie. » Dès lors, Rome n'a plus de charme pour lui, d'autant qu'il vient de se brouiller avec son chef, le cardinal Fesch, dont il ne peut supporter la sottise renfrognée : — « D'ailleurs, écrit-il modestement, je ne vaux rien du tout en seconde ligne. »

Après six mois de résidence à Rome, il rentre à Paris. Bonaparte le nomme ministre dans le Valais : « Il avait compris que j'étais de cette race qui n'est bonne que sur un premier plan, qu'il ne fallait me mêler à personne, ou que l'on ne tirerait jamais parti de moi. »

Le 19 mars 1804, il va aux Tuileries prendre congé de Bonaparte ; et il est tout de suite frappé de l'altération du visage du Consul, « ses joues dévalées et livides, ses yeux âpres, son air sombre et terrible. » Il s'imagine que c'est sa vue qui impressionne Bonaparte, d'autant que celui-ci l'évite, se détourne et s'éloigne de lui. — « Lui étais-je apparu comme un avertissement ? » On était à la veille de l'exécution du duc d'Enghien : Chateaubriand s'imagine que sa seule vue aura été pour Bonaparte comme une apparition de la Justice éternelle. Le pauvre homme ! Mais tout ceci a été écrit plus de trente ans après l'événement.

Le 21 mars, il entend crier dans les rues la nouvelle de l'exécution du duc d'Enghien. Immédiatement il envoie sa démission. On affecte volontiers de voir dans le sursaut d'indignation qui souleva Chateaubriand à cette nouvelle la cause de sa rupture avec Napoléon. La rupture devait être décidée déjà auparavant, et Napoléon avait dévisagé son homme. En tout cas, la lettre de démission (adressée à Talleyrand, ministre des Relations extérieures) ne fait pas allusion à l'exécution du duc d'Enghien : Chateaubriand s'excuse uniquement sur la santé de sa femme, trop malade pour un tel voyage (il ne songe donc plus à la fuir ?) Il dira plus tard que le brouillon de sa lettre contenait bien quelques « phrases de colère » contre le crime de Vincennes, mais que son ami Clausel de Coussergues, arrivé sur ces entrefaites, les lui fit supprimer. Soit [1]. Il dit aussi que, même muette, sa lettre était suffisamment éloquente : « Peu importait la rédaction : mon opinion et mon crime étaient dans le fait de ma démission : Bonaparte ne s'y trompa pas... Jusqu'à sa chute il a tenu le glaive suspendu sur ma tête... » Napoléon s'est assez peu préoccupé de Chateaubriand. Il a persécuté Mme de Staël, tout autrement dangereuse ; il l'a exilée à quarante lieues de Paris. Il n'a pas persécuté Chateaubriand, qui n'a pas réussi à lui faire peur. Bien mieux, il lui a fait, à plusieurs reprises, des avances qui, il est vrai, s'adressaient surtout à l'homme de lettres ; et c'est autre chose qu'homme de lettres que Chateaubriand rêvait d'être.

Ce n'est qu'après 1811, à la suite de l'incident du Discours de réception à l'Académie [2], que Chateaubriand retourne à ses opinions légitimistes d'antan.

Et c'est en 1814, le 30 mars, le jour de la capitulation de Paris, qu'il publie son pamphlet *De Buonaparte et des Bourbons*, torrent d'injures à la face du colosse qui s'écroule :

> Il a plus corrompu les hommes, il a plus fait de mal au genre humain, dans le court espace de dix années, que tous les tyrans de Rome ensemble, depuis Néron jusqu'au dernier persécuteur des chrétiens. Encore quelque temps d'un pareil règne, et la France n'eût plus été qu'une caverne de brigands !...

En 1814, sa carrière littéraire est terminée ; il a publié tous ses grands ouvrages, le *Génie, Atala, René, les Natchez, l'Itinéraire, les Martyrs*. Il se lance à corps perdu dans la vie politique, où il appréciera surtout les bonnes fortunes qu'elle l'aidera à rencontrer, s'ennuyant partout, « dans le brouillard législatif » de la Chambre des Pairs d'abord, puis successivement aux ambassades de Berlin, où il passe les trois premiers mois de 1821, de Londres, où il reste huit mois (« Louis XVIII, écrit-il, consentait toujours à m'éloigner »), au Congrès de Vérone, où il s'est fait nommer plénipotentiaire de France (octobre 1822-janvier 1823). Ministre enfin des Affaires Etrangères (1er janvier 1823), il fait décider, malgré Villèle, l'expédition d'Espagne, puis est congédié brutalement en juin 1824, comme on a vu plus haut.

Dans sa retraite, après cette Révolution de 1830 que ses campagnes antiministérielles ont puissamment contribué à déchaîner, il évite de se rallier à la monarchie louis-philippienne ; mais, devant l'étonnante marche ascensionnelle de la légende napoléonienne dans l'âme populaire, il prévoit,

[1] « Il aborda et quitta les affaires plutôt en poète qu'en diplomate, écrit M. Molien (dans son édition abrégée des *Mémoires d'outre-tombe*, p. 369). Est-ce le royaliste, par exemple, qui donne sa démission à la mort du duc d'Enghien ? Non, c'est le jeune homme de premier mouvement, ennuyé des premiers dégoûts et des lenteurs inévitables de la carrière, le poète qui trouve une belle porte pour faire une sortie éclatante comme il les aimait. »

[2] Chateaubriand, à l'Académie, succédait (1811) à Marie-Joseph Chénier. Il se refusa à faire l'éloge de cet homme qui avait été son adversaire littéraire, et écrivit un discours où se marquait, en même temps que sa rancune contre le critique, son aversion pour le révolutionnaire. Napoléon ne lui permit pas de le prononcer, et l'exila un instant à Dieppe.

sans mauvaise humeur, le retour des Bonaparte, et lui-même n'est pas loin de revenir à son enthousiasme de 1800 pour Napoléon. Il écrit dans ses *Mémoires,* en 1836 :

> Napoléon est grand pour avoir créé un gouvernement régulier et puissant, une administration forte, active, intelligente et sur laquelle nous vivons encore ; il est grand pour avoir fait renaître en France l'ordre du sein du chaos, pour avoir relevé les autels, pour avoir réduit de furieux démagogues, des athées voltairiens, des orateurs de carrefour, des égorgeurs de prison, des claquedents de tribune et d'échafaud ; il est grand surtout pour être né de lui seul, sans autre autorité que celle de son génie, pour avoir abattu tous les rois ses opposants, pour avoir défait toutes les armées, pour avoir appris son nom aux peuples sauvages comme aux peuples civilisés, pour avoir rempli dix années de tels prodiges qu'on a peine aujourd'hui à les comprendre...

Epoque fabuleuse, où « l'on vivait environné de miracles » qui s'appelaient tour à tour « la conquête de l'Egypte, les batailles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna, la retraite de Russie, l'invasion de la France, le retour de l'île d'Elbe, la bataille de Waterloo, les funérailles de Sainte-Hélène ! » Le 5 mai 1821, à six heures du soir, dans le fracas d'une tempête, « Bonaparte rend à Dieu le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine. » Dès lors, « son histoire est finie, son épopée commence... Il sera la dernière des grandes existences individuelles ; rien ne dominera désormais dans les sociétés infimes et nivelées ; l'ombre de Napoléon s'élèvera seule à l'extrémité du vieux monde détruit. »

Abordant l'histoire de la Restauration, il prélude ainsi :

> Retomber de Bonaparte et de l'Empire à ce qui les a suivis, c'est tomber de la réalité dans le néant. Tout n'est-il pas terminé avec Napoléon ? Comment nommer Louis XVIII, en place de l'Empereur ? L'âme manqua à l'univers nouveau, sitôt que Bonaparte retira son souffle ; les objets s'effacèrent, dès qu'ils ne furent plus éclairés de la lumière qui leur avait donné le relief et la couleur.

C'est là une impression qui alors est générale. On la retrouve même sous la plume de Metternich, le plus actif adversaire de Napoléon, et à vingt reprises, dans ses souvenirs et ses lettres. Metternich, lui aussi, trouve que « le train du monde est devenu pitoyable, » depuis qu'on n'entend plus « le hurlement des batailles. » Devant la petitesse des hommes qui occupent désormais la scène de l'Europe, il écrit : « Le seul géant que le XVIII[e] siècle ait produit, n'est plus. Tout ce qui s'agite aujourd'hui est d'une trempe misérable. » Partout prosaïsme, insignifiance, décrépitude : « Le roman est fini ; nous sommes rentrés dans l'histoire. »

VIII. — Outre Chateaubriand, M. Paléologue a portraituré encore, dans les études mentionnées plus haut, deux autres diplomates de la période napoléonienne et post-napoléonienne : Talleyrand et Metternich : Talleyrand, « le plus grand fourbe de l'univers, » disait George Sand au sortir d'une visite à Valençay ; Metternich, « le plus grand coquin et le plus effronté inventeur qu'il y ait jamais eu sur le continent et dans le monde civilisé, » disait l'Anglais Canning, payé pour connaître son homme.

De Talleyrand nous avons parlé longuement jadis, et montré surtout comment sa réconciliation *in extremis* avec l'Eglise avait été véritablement préparée de longue main et ne doit point être qualifiée de simulacre, de concession au for externe, de mesure de simple convenance, comme on le fait parfois trop légèrement : Talleyrand y songeait depuis longtemps ; il n'en avait malheureusement que des velléités : mais combien de pécheurs dont c'est l'histoire ! [1]

Quant à Metternich, c'est assurément l'un des personnages les plus antipathiques, les plus répugnants de la diplomatie. Le mot de Canning est justifié ; et M. Paléologue, lui aussi, le compare à Machiavel, qu'il dépasse encore. Carrière diplomatique extrêmement brillante. Chancelier d'Autriche durant trente-neuf ans, de Wagram à la révolution viennoise du 13 mars 1848, et arbitre de l'Europe après la chute de Napoléon, il s'était vu confier à trente-deux ans, en 1806, au lendemain d'Austerlitz et à la veille d'Iéna, le poste d'ambassadeur à Paris, « la mission redoutable d'aller affronter à Paris le vainqueur d'Austerlitz, l'arbitre du monde. » Dès le début il discerne les points faibles du colosse napoléonien. Il observe que les victoires de Napoléon, pour éclatantes qu'elles soient, ne sont jamais décisives ; qu'après Rivoli, qu'après Marengo, qu'après Ulm, qu'après Austerlitz, rien n'a été fini et que le lendemain il a fallu tout recommencer. Et cette vue lui dicte la conduite qui s'impose à son pays abaissé : vivre et attendre, au besoin courber la tête, mais se préparer en secret pour le cataclysme plus ou moins prochain où doit aboutir fatalement la politique napoléonienne, — tels sont les conseils qu'il ne cesse d'envoyer à Vienne. Quelques entretiens furtifs avec Talleyrand et Fouché lui démontrent d'ailleurs bientôt la justesse de ses calculs.

Pour assurer à son pays le répit nécessaire, pour préparer à la faveur de ce répit la chute de Napoléon, tous les moyens lui seront bons. Il ne recule devant rien. C'est ainsi qu'après Wagram, après

[1] Chateaubriand l'a poursuivi de sa haine jusque dans la mort. Tout d'abord il exécute sommairement l'homme politique et lui refuse toute valeur : — « La vanité de M. de Talleyrand le pipa ; il prit son rôle pour son génie ; il se crut prophète en se trompant sur tout... » (Et Chateaubriand donc !).
Puis, il s'attaque à l'homme privé. Dix-sept pages durant, il le déshabille, il le dégrade, il le vilipende avec une âcreté de verve corrosive que nul pamphlétaire, même Swift, n'a jamais surpassée. En manière de péroraison, il nous convie au spectacle de Talleyrand sur son lit de mort, « ce prince, aux trois quarts pourri, une ouverture gangréneuse au côté, la tête retombant sur sa poitrine en dépit du bandeau qui la soutenait, disputant minute à minute sa réconciliation avec le ciel, sa nièce jouant auprès de lui un rôle préparé de loin entre un prêtre abusé et une petite-fille trompée, mais sans donner aucun signe de repentir » : ce qui est faux, et ce que personne n'a droit de dire, Chateaubriand moins que tout autre. Le « prêtre abusé, » l'abbé Dupanloup, a rendu témoignage public de la sincérité de son pénitent, et a souhaité à ses dénigreurs de faire une mort aussi bonne que la sienne. — Chateaubriand, en terminant, assène à sa victime cette suprême insulte :
« Pour analyser minutieusement une vie aussi gâtée, il faudrait affronter des dégoûts que je suis incapable de surmonter. Les hommes de plaies ressemblent aux carcasses des prostituées : les ulcères les ont tellement rongés qu'ils ne peuvent servir à la dissection. »

le désastreux traité que Wagram a contraint l'Autriche à signer (14 octobre 1809), Napoléon ayant répudié Joséphine et le tsar Alexandre hésitant à lui livrer sa sœur, c'est Metternich qui conçoit l'idée inouïe de lui proposer une archiduchesse d'Autriche, la fille de l'empereur François, Marie-Louise ! Napoléon n'eût jamais eu pareille idée, n'eût jamais cru possible pareil phénomène ! Metternich presse son maître de se jeter sur l'occasion qui se présente, et François Ier offre sa fille : l'affaire est bâclée en neuf jours. A Vienne, dans tous les milieux, dans la famille impériale, dans la noblesse, dans la bourgeoisie et jusque dans le peuple, c'est une « stupeur muette, » qui éclate vite en indignation. Une princesse de la plus antique et la plus altière dynastie, une descendante de Charles-Quint et de Marie-Thérèse, la fille des Césars jetée au lit d'un officier de fortune, d'un jacobin couronné, de l'usurpateur infâme qui s'est fait l'ennemi juré des Habsbourg et de tous les souverains légitimes, qui a même levé la main sur le Vicaire du Christ, et qui le tient en captivité !... Tout cela est fort égal à Metternich. Pour lui, la mésalliance de Marie-Louise n'est qu'un expédient nécessaire et provisoire, un écran à l'abri duquel l'Autriche reconstituera ses forces et attendra l'heure de la revanche. Pour apaiser le tyran, il faut lui livrer une archiduchesse : on la lui livre. Comme dit le vieux prince de Ligne, « l'Autriche fit au Minotaure le sacrifice d'une belle génisse. »

En 1812, retraite de Russie. En 1813, au printemps, entrée de la Prusse en guerre aux côtés de la Russie : Napoléon remporte d'abord quelques succès, mais qui n'ont plus rien de l'éclat foudroyant des victoires d'antan. Metternich juge que le moment de sonner l'hallali est arrivé : le 11 août, l'Autriche déclare la guerre à la France, et le feld-maréchal autrichien Schwartzenberg est nommé généralissime de la coalition. En même temps que Napoléon, c'est Marie-Louise et le roi de Rome que l'Autriche va détrôner. Napoléon n'avait pas prévu cela. Napoléon croyait que l'empereur François Ier avait tout de même quelque chose aux entrailles pour sa fille et son petit-fils. Avec la candeur dont il fut plus d'une fois la dupe dans ses rapports avec les vieilles cours et les félins de la vieille diplomatie, il écrivait : « M. de Metternich peut-il oublier que mon mariage avec une princesse autrichienne est son œuvre ?... »

M. de Metternich n'a rien à oublier du tout ; il n'a jamais pensé à cela. Ce sont scrupules qui jamais n'ont effleuré sa conscience. Le mariage de Marie-Louise en 1810 a été une combinaison politique ; son démariage maintenant en est une autre. Pendant la campagne de Saxe (automne de 1813) et la campagne de France (janvier-mars 1814), c'est Metternich qui inspire et dirige toute la politique des alliés. Aux conférences de Langres, de Châtillon, de Paris, c'est lui le coryphée. Il y déploie une intelligence, une adresse, une perspicacité supérieures. Dans ses discussions quotidiennes et souvent orageuses avec le tsar, avec le roi de Prusse, avec Hardenberg, Nesselrode, Blücher ou Castlereagh, ce sont presque toujours ses idées qui prévalent ; jamais il n'est à court d'arguments. A la nouvelle du débarquement du duc d'Angoulême à St-Jean-de-Luz et de l'accueil enthousiaste que lui a fait la population (1er février 1814), il comprend que les Bourbons sont possibles en France ; et c'est sur ses instances et malgré le tsar que le rappel des Bourbons est résolu dans le conseil des alliés ! Après l'abdication de Fontainebleau (6 avril 1814), Metternich non seulement empêche Marie-Louise de suivre l'empereur à l'île d'Elbe, mais il voit un intérêt politique à la séparer même de son enfant. En conséquence, il expédie le petit roi de Rome, « l'aiglon », à Vienne ; quant à Marie-Louise, il lui fait conseiller astucieusement d'aller prendre les eaux d'Aix, et, comme il la sait passive, romanesque et sensuelle, il la jette aux bras de Neipperg, qui sera le second de ses trois maris.

Il méprisait les femmes. Il était payé pour cela, puisqu'elles raffolaient de lui et ne lui ont jamais rien refusé. Il a été marié trois fois. Quant à ses liaisons extra-conjugales, elles sont innombrables, et toujours de la qualité la plus distinguée, du plus haut goût. Durant ses trois années d'ambassade à Paris, il a été l'homme le plus recherché, le plus adulé des salons parisiens : « C'est le grand seigneur dans sa plus extrême élégance, » écrivait une de ses admiratrices, tandis qu'en général il déplaisait aux hommes, qui le jugeaient poseur et présomptueux : « Il y a du faquin en M. de Metternich, » disait un de ses rivaux. A Paris, deux liaisons surtout l'ont mis en vogue : l'une, avec la maréchale Junot, duchesse d'Abrantès, l'autre, avec Caroline Murat, sœur de Napoléon, grande-duchesse de Berg, bientôt reine de Naples. Ces deux créatures sont pour lui non seulement des instruments de plaisir, mais des informatrices de premier ordre. Par la duchesse d'Abrantès, dont le mari commande en Portugal, il devine toutes les difficultés que la conquête de la Péninsule Ibérique réserve à Napoléon [1]. Par Caroline Murat, il pénètre

[1] Voir une exquise monographie de **La Duchesse d'Abrantès**, par l'abbé Lecigne, dans la Collection *Femmes de France*, in-18 de 128 p., 2 f., Lethielleux. M. Lecigne cherche à la faute de la Duchesse une excuse dans l'inconduite de son mari, qui alors était l'amant, — un des amants, — de cette effroyable Caroline Bonaparte, la Messaline du Paris impérial. Metternich apparut à la duchesse « comme un consolateur, presque comme un vengeur... Elle ne reprit conscience d'elle-même que devant Dieu »... — C'était d'ailleurs une femme de foi : née à Montpellier (1784), d'une famille de qualité (Laure de Permon), bien élevée, Junot, aide de camp de Bonaparte, la demande en mariage l'automne de 1800. Elle n'a que seize ans. Elle accepte ; mais la veille du grand jour, elle pose une condition : c'est que le mariage sera célébré à l'église, à son église paroissiale de St-Louis d'Antin. Junot se récrie que le gouverneur de Paris ne peut ainsi se donner en spectacle. Laure tient bon ; et Bonaparte consulté propose une transaction : c'est que la cérémonie aura lieu à minuit, pour éviter le « scandale » (30 oct. 1800). — Junot mourut, de mort violente, dans une crise de folie provoquée par ses désordres (29 juillet 1813). Sa veuve, qui n'avait pas le sens de l'économie, mourut dans le dénûment, dans la misère, dans une maison hospitalière de la rue des Batailles (7 juin 1838).

Elle avait été, dans sa retraite, écrivain d'une fécondité extraordinaire : *Mémoires historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, Paris 1831-34, 18 vol. in-8 (œuvre peu digérée, mais source inépuisable de documents sur la vie et les mœurs de l'époque impériale) ; — *Les Femmes célèbres de tous les pays*, 1835,

jusqu'aux plus intimes secrets de la Cour impériale : c'est elle qui en 1807 lui ouvre les yeux sur l'intrigue ourdie par Talleyrand et Fouché pour amener Napoléon à répudier Joséphine, et c'est alors qu'il songe, pour la première fois, à installer une archiduchesse d'Autriche sur le trône de France.

Ce qui ne l'empêchera jamais de poser partout, après la chute de Napoléon et dans les conseils de la Sainte-Alliance, en champion de l'ordre. Au Congrès d'Aix-la-Chapelle, en 1818, il rencontre la princesse de Liéven, qui sera la plus retentissante de ses liaisons, une femme qui partout s'est dévorée d'ennui, qui est la plus blasée des créatures, qui a cherché l'amour et n'a trouvé que la galanterie, qui a été maîtresse du prince-régent d'Angleterre (le futur George IV) ; et c'est, de part et d'autre, le coup de foudre : ce que nonobstant, il édicte gravement qu'il est appelé « à renforcer les principes de la religion et de la famille en Europe, à défendre le dépôt moral dont la divine Providence a investi les souverains et à sauver les peuples de leurs propres égarements. » Il parle de son apostolat messianique parmi les hommes.

« Je suis le rocher de l'ordre, » aime-t-il à répéter après 1830. 1848 éclate ; un vent de révolution souffle par toute l'Europe ; mais l'Autriche, « cet empire béni du ciel, » écrit-il, échappera aux calamités qu'il prévoit pour tous les autres pays. Il en est assuré, car il est infaillible : « L'erreur n'a jamais approché de mon esprit. » Quelques jours après, le 13 mars 1848, une révolte éclate à Vienne et le renverse en deux heures. Il est réduit à fuir à travers l'Allemagne insurgée, seul avec sa femme, déguisé « comme un malfaiteur, » couchant la nuit dans des bouges, croyant vivre « un songe horrible, » ne trouvant un refuge, ô ironie du sort ! que dans des pays infectés de libéralisme, en Angleterre, puis en Belgique. Après trois ans et demi d'absence, il rentre à Vienne, compte les premiers coups portés à ces traités de 1815 qui sont son œuvre et qu'il croyait éternels, et meurt dans sa quatre-vingt-septième année, le 11 juin 1859, au lendemain de Magenta, à la veille de Solférino.

IX. — *Cahiers de l'Anti-France*, n° 9, **L'Internationale progermanique et le défaitisme de la paix** (in-16 de 174 p., 3 fr., Paris, Bossard). C'est le n° 9 des célèbres *Cahiers ;* on sait que la série doit s'achever avec le n° 10. Plus on avance dans cette lecture, plus on est épouvanté de voir tant de haines et de jalousies conspirer et s'acharner contre l'existence même de notre pays, non pas seulement en Allemagne, mais en Angleterre, en Suisse, en Italie, et jusque chez nous, hélas ! Il n'y a pas de documentation comparable à celle des *Cahiers*. Jean Maxe connaît tout, possède tout, la presse mondiale et les documents d'origine parlementaire ou officielle évidemment, mais les menées même les plus secrètes ne lui ont pas échappé. Et c'est effrayant. On se croirait à travers l'*Enfer* de Dante. En dehors de l'Eglise, est-il une société au monde qui ait été poursuivie d'autant de haine que la France ? La France est la fille aînée de l'Eglise ; et elle partage bien, sous ce rapport, les destinées de sa mère. Elle a suscité, chez les peuples étrangers, les plus chaudes affections et des dévouements admirables, au cours de la grande guerre même ; mais aussi, quelle conjuration contre elle, de toutes les puissances du mal ! L'anti-France par excellence, c'est l'Allemagne, qui est aussi, depuis la Réforme, la grande anti-Eglise, et non pas seulement depuis la Réforme. Quand on jette un coup d'œil d'ensemble sur l'histoire de l'Eglise, on la voit aux prises, durant les trois ou quatre premiers siècles, avec les Césars de Rome, puis avec les invasions germaniques, qui se sont ruées sur elle et l'auraient submergée cent fois si elle n'eût été divine, puis avec les Césars germaniques du moyen âge, puis avec la Réforme, qui, partie d'Allemagne, lui a arraché la moitié de l'Europe et a tenté ensuite de noyer sa doctrine sous les flots bourbeux de sa philosophie...

Revue Bleue du 19 avril, M. Emm. Chaumié, sous ce titre : *La vraie figure de la guerre,* nous parle de l'enquête que 200 techniciens allemands (ingénieurs, industriels, économistes) ont conduite, en janvier et février 1916, à travers notre région du Nord : ville par ville, usine par usine, archive par archive, ils ont fait l'inventaire minutieux de tous nos moyens de production, de toutes nos ressources en hommes, femmes et enfants, moyens financiers, richesses en terres, en valeurs mobilières, matières premières, machines, promesses d'avenir ; des experts ont évalué tout, depuis la terre des sillons jusqu'aux objets d'art des collections particulières, jusqu'à l'intelligence et l'esprit d'entreprise de la population : ils ont estimé en marks-or les âmes elles-mêmes ! 4031 entreprises ont été ainsi passées en revue. Puis, quand tout a été mis sur fiches, le Quartier Maître Général l'a fait paraître en un gros vol. de 500 pages, dont notre Imprimerie Nationale vient d'éditer la traduction intégrale. — Le but de cette enquête est surtout de déterminer la durée plus ou moins longue d'immobilisation qui arrêtera telle ou telle industrie par suite des dommages subis et les obstacles que devra rencontrer sa reconstruction. Car avant la guerre, « une dizaine d'années avant la guerre, nous dit l'ouvrage allemand, la France a manifesté des velléités d'indépendance industrielle (boycottage de marchandises allemandes, protestation contre l'exportation du minerai de fer, difficultés douanières, etc.)... » Il ne faut pas que cela se renouvelle ! Si la France est battue, très bien, on lui imposera des démembrements et des contributions de guerre en conséquence. Mais, même si elle était victorieuse, il faut qu'elle meure de sa victoire, et ledit inventaire met les industriels allemands à même de calculer pour combien de temps la destruction de telle et telle concurrence laisse notre pays à leur merci, nous oblige à nous réapprovisionner chez eux, leur permet de mettre la main sur notre clientèle...

Comment on devient député, sénateur, ministre, par Jules Véron (in-12 de 136 p., 4 f. 80, Paris, Bossard) : excellent travail d'information rigoureusement documenté sur les mœurs politiques de nombre de gens. Nos lecteurs ne briguent sans doute aucun fauteuil ni au Parlement ni dans les ministères ; mais ils sont, comme tous les bons Français, intéressés à savoir comment se pratique cette assez vilaine cuisine. Pour entrer à la Chambre comme simple garçon de salle, il faut avoir fait son service militaire, posséder le certificat d'études et fournir un certificat de bonnes vie et mœurs. Pour y entrer comme député, il ne faut rien de tout cela : toutes les condamnations du monde, même les plus infamantes, même les outrages publics à la pudeur, même le crime de trahison devant l'ennemi, ne sont pas un obstacle, du moment que l'arrêt de justice ne porte point privation des droits civils et

13 livraisons ; — *Catherine II,* 1 vol. ; — *L'Amirante de Castille,* 2 vol. ; — *Histoires contemporaines,* 2 vol. ; — *Histoire des salons de Paris,* 8 vol. ; — *Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal 1808-1811,* 2 vol. ; — *Hedwige, reine de Pologne,* 1 vol. ; — *Blanche,* roman intime, 2 vol. ; — *Eglantine,* 2 vol. ; — *Louise,* 2 vol. ; — *Madame Geoffrin* (dédié à Mme Récamier), 1 vol. ; etc. ; de nombreux articles encore dans la *Revue de Paris,* dans le *Conteur,* etc.

politiques... Œuvre d'un vétéran de la presse catholique, ces pages sont bourrées de statistiques, de renseignements, d'anecdotes, de joyeuses remarques... Il faut exposer tout cela à la France qui vient, la préparer à redresser les errements de la France d'hier.

Souvenirs de captivité et d'évasions, par Robert d'Harcourt (in-8 écu de 300 p., carte, 10 f., Nouv. Libr. Nationale). C'est une réédition, l' « édition définitive, » de luxe, sur beau papier teinté, comme toutes les éditions « définitives » parues depuis un an à la même librairie. Et c'est un magnifique récit, œuvre d'un fin lettré et d'un grand chrétien, riche d'incomparables leçons d'endurance et d'héroïsme, comme nous l'avons dit lors de l'apparition de la Ire édition, *Ami* 1922, p. 764.

Lettres intimes de Vauban au marquis de Puyzieulx, introduct. et notes par Hyrvoix de Landosle (in-12 de 140 p., avec 2 autographes et portrait gravé sur bois, 12 f., Paris, Bossard). Fait partie de la Collection *Chefs-d'œuvre méconnus.* Vauban n'a jamais été un « méconnu » dans notre pays ; il est toujours demeuré une des physionomies les plus sympathiques du grand siècle. Mais ces Lettres étaient non seulement méconnues, mais inconnues, puisqu'inédites jusqu'aujourd'hui. Elles ont été découvertes au département des Affaires Etrangères. Elles vont de 1699 à 1705 (Vauban, † mars 1707). Vauban a eu l'an dernier les honneurs d'une étude très vivante et très solide de M. Daniel Halévy *(Ami* 1923, p. 617-9). Ces Lettres éclairent d'un jour nouveau la figure de celui qui fut, au dire de Saint-Simon, « l'homme peut-être le plus vertueux de son siècle. » Elles révèlent chez le génial stratège une tendance très commune alors, qui est proprement de rechercher sous le particulier les lois générales et universelles. C'était un politique de grand sens, franc et honnête. C'est malheureux qu'il n'ait pas été du Conseil où se discuta la question de l'acceptation du testament de Charles II : seul, Beauvilliers osa opiner contre, et Louis XIV accepta, alors qu'un traité de partage avec l'Angleterre et la Hollande lui assurait tous les avantages désirables. Vauban fut navré : — « Voilà la terreur de la monarchie universelle plus grande et mieux fondée que jamais ! » s'écrie-t-il (à Puyzieulx, 4 déc. 1700). Des vues très justes sur l'impuissance de la contrainte exercée contre les huguenots ; sur la misère du peuple : « L'une (la classe possédante) possède tous les biens, les mange et dissipe en superfluités, et l'autre (le peuple) meurt de faim et de misère... Loin de soulager les peuples, on invente tous les jours quelque chose de nouveau à leur préjudice. »

Sur la fin de l'Ancien Régime, un excellent volume vient de paraître, — nous devrions presque dire : un Manuel, tant il en a les qualités d'ordre, de méthode, de précision, de clarté, — sous ce titre : **L'Agonie de l'Ancien Régime,** par Edouard Gasc-Desfossés (in-8 écu de 452 p., 12 f., Beauchesne). Tel est le premier d'une série à publier sous ce titre générique : La Révolution Française ; mais il forme un tout par lui-même et constitue la meilleure des Introductions à l'étude et à l'intelligence de la Révolution. Un chapitre préliminaire sur les causes du cataclysme : causes sociales prochaines, et causes générales (protestantisme révolutionnaire et maçonnerie ; doctrines sociales de Jurieu, un siècle avant Rousseau ; le philosophisme au service des Loges, qui, à partir de 1787, se recrutent dans la populace). Puis, trois livres : 1° tableau des institutions de l'Ancien Régime, 2° les Trois Ordres, 3° le règne de Louis XVI jusqu'au 5 mai 1789. Sur ce 3°, nous avions déjà de bons livres par ailleurs, et nos lecteurs connaissent le chef-d'œuvre du marquis de Ségur, le dernier ouvrage tombé de sa plume, *Au couchant de la monarchie.* Mais sur le 1° et le 2°, l'exposé de M. Gasc-D. est vraiment une nouveauté et comble une lacune. Ce Tableau en raccourci (un raccourci qui embrasse plus de 250 pages très compactes) des institutions d'avant 1789 nous manquait. Ces questions ont été fouillées en tous sens ; les travaux de détail, excellents souvent, se sont multipliés ; mais tout le monde n'a pas le temps ni la faculté d'y recourir. M. Gasc-D. en offre ici une synthèse qui sera la bienvenue de tout le grand public sérieux. Au premier abord, quand on ouvre le livre, on est surpris de n'y pas trouver de table alphabétique ; mais on a vite fait d'y découvrir, à côté de la table des matières, une table analytique dressée avec tant de logique et de méthode que vraiment elle vous permet de tomber instantanément sur le renseignement désiré. C'est un livre aussi facile à utiliser qu'un Dictionnaire ; et, de plus, c'est d'une lecture entraînante.

M. Pierre Gourdon a donné, dans *Revue Française,* un récit qui paraît aujourd'hui en volume, **A l'Américaine** (in-12 de 235 p., 7 f., Paris, éditions de la *Vraie France,* Dunod, rue Bonaparte, 92). On s'est connus pendant la guerre, eux et nous, les Américains et les Français, et l'on ne s'est pas compris tout de suite. Le contraste entre l'une et l'autre âme, les heurts, les sympathies, l'accord final : voilà le grand problème de psychologie comparée que traite ce roman tout pénétré de douceur angevine, tout pétillant de grâce ailée et du meilleur esprit français. Un jeune officier américain pendant la guerre est hébergé chez les de Mozé, vieux manoir angevin au blason fort dédoré. Tout autour, des paysans dont quelques-uns abusent de la situation gênée des châtelains. L'officier demande la main d'une des jeunes filles. On part pour l'Amérique. Puis on revient en France. L'officier entreprend de reconstituer le domaine des de Mozé, de tout moderniser, « à l'américaine. » Il se heurte à plus fort que lui. Des paysans madrés lui jouent des tours de pendards. Après des colères et des désillusions, il finit par comprendre hommes et choses. Les comprenant, il les aime ; et c'est alors qu'il leur peut apporter une aide efficace. — Palpitant d'émotion et tout ensemble divertissant à ravir. Fera les délices de tout le monde.

Dans la même Collection, **Les Liens brisés,** par Jean Mauclère (in-12 de 288 p., 7 f.). Récit d'une très haute portée morale. Vraiment ces « Editions de la *Vraie France* » tiennent les promesses de leur programme *(Ami,* p. 250) et sont dignes du chef-d'œuvre par où M. Redier les inaugura. Ici, c'est un jeune médecin qui a connu l'attrait d'un magnifique départ dans la vie. Puis, des déceptions surviennent ; des malheurs de famille. Il se dévoue à payer les dettes d'un frère. Un père avare brise des fiançailles idéales. Mais la fiancée reste, dans son cœur, fidèle au jeune homme, qui, ruiné, va s'installer médecin de campagne avec son père et sa sœur. Tableaux de mœurs campagnardes très pittoresques. La fiancée meurt victime de son dévouement, écrasée par un train au moment où elle veut sauver un enfant de patronage. Le jeune docteur supporte vaillamment l'épreuve. Ce deuil n'est qu'un lien de plus qui le rattache plus étroitement encore à ses paysans. Il trouvera, dans le dévouement qu'il leur porte, le secret d'un bonheur que le monde ne connaît pas.

Même Collection : **Samouël,** par Raffi, trad. de l'arménien (in-12 de 486 p. en 2 vol., 12 f. 50). Œuvre du grand écrivain national arménien qui signe du pseudonyme de Raffi, ce livre a eu une influence énorme en Arménie. C'est le drame du patriotisme et de la foi. Nous sommes en Arménie, au ɪᴠᵉ siècle, dans ce puissant empire d'Arménie qui a été si longtemps âprement disputé entre ses deux voisins, Rome et la Perse, — et en ce ɪᴠᵉ siècle qui s'est ouvert pour l'Arménie sur l'apostolat de S. Grégoire l'Illuminateur († 331) et qui a vu finalement le pays partagé entre Rome et la Perse (en 387) pour tomber bientôt (en 428) tout entier sous la domination persane. Deux grands chefs de la noblesse arménienne, les deux frères, ont juré la ruine du christianisme ; ils prétendent ramener leur pays au culte de Zoroastre. C'est la guerre civile, et ce sont les plus douloureux conflits de famille. Raffi évoque ici l'âme d'un fils déchiré entre son amour filial et sa foi

chrétienne : Samouël, fils d'un des deux grands chefs de l'apostasie. Samouël passe par toutes les affres de l'agonie ; mais il se sent porté par l'appel d'une race chez qui le sentiment national a toujours été aussi indomptable que la fidélité à la foi chrétienne. Les deux apostats ont voulu vendre le pays à l'étranger : ils doivent périr, et c'est Samouël que les circonstances investissent du terrible devoir de faire justice, de frapper son père d'abord, sa mère ensuite. Présentées ainsi en raccourci, ce sont des exécutions affreuses ; mais il faut voir comment tout cela est mis en scène dans le récit de Raffi.

Le Château clair de lune, par Charles Géniaux (in-12 de 250 p., 7 f., Flammarion). M. Géniaux cette fois se délasse dans le roman d'aventures. Pittoresque histoire de contrebandiers pyrénéens, traversée de haines et de rivalités de familles, riche de péripéties mystérieuses et romanesques, dont il est superflu de noter qu'elles sont brillamment écrites et finement dialoguées, puisque c'est signé Ch. Géniaux. — **Le métier de Pénélope,** par Marie Gasquet (in-12 de 284 p., 7 f., Flammarion) : ménage mal assorti : épouse idéale, mari cérébral et sensuel, mais sans cœur, qui ne l'a épousée que pour sa beauté et qui est incapable de comprendre la hauteur morale de cette âme. L'épouse essaie de fixer le cœur de ce Protée : métier de Pénélope ! Le mari retourne à ses maîtresses ; l'épouse se donne toute aux œuvres de charité ; le mari revient l'y voir, mais sans se faire voir lui-même : ému un temps, il se dit ensuite qu'il n'est pas fait pour vivre avec une Sainte. Dénouement triste, mais d'une puissante impression morale. A lire par personnes mûres. Des personnes trop jeunes risqueraient de ne pas comprendre la haute leçon qui se dégage de tout ceci. — **L'amour passe,** par Nicolas Ségur (in-12 de 250 p., 7 f., Flammarion) : leçon morale aussi, la leçon qu'indique le titre : l'amour passe avec sa satisfaction, puis c'est le dégoût. *Extrema gaudii luctus occupat,* a dit l'Esprit-Saint. Le bonheur est à base de sacrifice : l'héroïne de ce récit ne l'a pas su, et c'est pourquoi elle n'a pas reconnu l'heure du bonheur : dans sa peur de souffrir, elle a laissé passer l'instant où l'amour allait la combler. Leçon morale qui se déroule dans une atmosphère tout imprégnée de raffinement intellectuel et d'art, saturée de beauté et de lyrisme, mais dont la démonstration s'illustre de peintures qui ne sont pas faites pour les jeunes yeux.

La Femme de Judas, par Albert Malaurie (in-12 de 120 p., 6 f. 50, B. Grasset). Récit en marge des Evangiles, très idéaliste, dédié « à l'âme immaculée de Léonard Constant, » le jeune professeur français tué à Mayence l'hiver dernier dans les circonstances tragiques que l'on n'a pas oubliées. On fait de la femme de Judas la grande avare de la maison ; c'est elle qui pousse son mari dans les voies de la désobéissance au Maître, elle qui le pousse à prendre les trente pièces d'argent ; Judas mort, elle réclame pour elle le champ du potier, Caïphe le lui fait attribuer, elle le vend et en tire un bon profit, puis retourne se réinstaller à Capharnaüm.

Colin-Maillard, par Louis Hémon (in-12 de 278 p., 7 f. 50, Grasset). Louis Hémon est l'auteur de *Maria Chapdelaine.* Quand parut en librairie *Maria Chapdelaine,* L. Hémon était mort. On put croire qu'il resterait pour la postérité l'auteur de *Maria Chapdelaine.* Et l'on peut continuer à le croire, encore qu'il ait laissé tout un lot de manuscrits et que ce qui en a été publié ne soit point indigne de lui. Mais ce ne sont point des œuvres achevées, parfaites comme *Maria Chapdelaine. Maria Chapdelaine,* c'était la pureté, la fraîcheur de la campagne canadienne ; *Colin-Maillard,* ce sont les bas-fonds de Londres, la hideur de cet East End dont rien dans notre Paris ne saurait donner une idée. Le héros du récit est un Irlandais, un gaillard de trente ans que le hasard, après un malentendu avec la police de Dublin, a jeté dans ce ghetto. C'est un révolté, qui joue au justicier et n'est qu'un nigaud. Il peine tout le jour dans les entrepôts et cherche le soir sa voie dans les réunions socialistes. Il en est d'abord enthousiaste, ne rêve que du « grand jour » des pauvres contre les riches, s'aperçoit ensuite qu'il n'est qu'une dupe, s'engage dans les milieux piétistes, l'Institut chrétien de Limehouse, l'Armée du Salut, se prosterne dans des confessions publiques de toute sa vie, se croit l'élu de Dieu, sans y perdre un coup de whisky. Désabusé, il songe que la religion c'est comme le socialisme : elle ne sert qu'à duper les naïfs, elle aussi leur bande les yeux : « Colin-Maillard » s'imagine qu'il va, le ciel aidant, saisir le bonheur ; il ne saisit que le vide ou se trompe d'objet. Décidément toute espérance est mensonge ; d'aucun dogme il n'y a de salut à attendre pour les malheureux... Oui ; mais pourquoi ne nous a-t-on montré ce pauvre homme que frappant à de mauvaises portes, à des portes de mauvais bergers, d'illuminés protestants ? Il y a pourtant des paroisses catholiques et des œuvres catholiques jusque dans l'East End.

Les Mathurin Vernon, par Jacques Morian (in-18 de 217 p., 2 f., Paris, Bonne Presse). Mathurin enfant, c.-à-d. *Mathurin* tout court, et *Mathurin à vingt ans* (parus chez de Gigord) semblaient s'orienter d'abord vers la cléricature. Puis, le cœur a parlé, Mathurin a fondé une famille, et c'est de cette famille qu'on nous dit ici la vie. Famille chrétienne, nombreuse, exquise, avec ses peines, avec ses joies, la joie de se sentir toujours tous en la main de Dieu et en conformité avec sa volonté. Excellent récit à propager. Il a paru d'abord dans les *Etudes.*

Celle qui ressuscita, par René Gaell (in-12 de 242 p., 5 f., Téqui). En sur-titre : *Les grandes guérisons de Lourdes.* C'est de guérison morale qu'il s'agit ici, de « résurrection » spirituelle. Une jeune femme a perdu son enfant. Dans sa douleur elle s'imagine qu'elle n'aime plus son mari ; elle veut le quitter. La mère lui conseille d'aller avec lui en pèlerinage à Lourdes, où jadis ils se sont connus et aimés. Elle y va, se cabre d'abord contre la grâce, puis se rend à la Vierge, qui la rend à son époux. Pages bien vues de psychologie féminine.

X. — La grande édition de la Correspondance de S. François de Sales est enfin achevée avec le tome XXI des *Œuvres,* t. XI des *Lettres,* in-4° de CLXXX-350 p., Lyon, Vitte. Au début, on comptait sur six ou sept volumes de Lettres ; en voici onze, et il s'en faut que ce soit tout. C'est tout ce que l'on a pu trouver, mais ce n'est pas tout ce que le bon Saint a écrit. Un contemporain évalue à vingt ou vingt-cinq le nombre des lettres qui tombaient chaque jour de sa plume ! Un des principes de sa direction, un de ses grands secrets pour gagner les cœurs féminins à Dieu était de les « laisser parler, » disait-il lui-même un jour malicieusement ; mais comme il savait gentiment prendre sa revanche, la plume à la main !

Grande édition, avons-nous dit. La seule édition, faudrait-il dire. Les premiers éditeurs, suivis par tous les autres, avaient infligé aux lettres du Saint le travail de préparation qui était d'usage en ce temps-là et que l'on infligeait à tant d'autres, à Bossuet comme à Pascal, à Bourdaloue comme à M^me^ de Sévigné. On avait éliminé les lettres d'affaires, les lettres de famille, les lettres d'amitié. Des lettres de Direction elles-mêmes, on retranchait les détails jugés « banals » ou trop personnels ; et combien ces détails abondent en S. François de Sales, qui fut plus Père que nul autre, qui, telle la plus tendre des mères, savait si divinement s'intéresser à tout ! Toutes ces suppressions opérées, ce qui restait semblait souvent de si minime étendue que l'on ne pouvait honnêtement le présenter comme lettre. Qu'en faire alors ? Sans plus de scrupule, on collait bout à bout les fragments d'après l'analogie des sujets ; et quand on avait ainsi « composé » une lettre de longueur raisonnable, on lui attribuait un titre générique : *A une Dame mariée, à une Veuve,*

à un Gentilhomme, et tout était dit. Bien mieux, on se flattait que le lecteur serait tout heureux de trouver ainsi des façons de traités tout faits sur tel ou tel point de vie spirituelle. Et le lecteur était très heureux certes, parce qu'il ne se doutait pas de ce qu'il perdait, et que ce qu'on lui servait, c'était du S. François de Sales tout de même. Mais, aujourd'hui que l'on nous offre des textes complets, authentiques, tels qu'ils ont jailli du cœur du Saint, quel cœur nouveau se révèle à nous ! quelle âme ! quelle paternité !

Déjà cette âme transparaissait si vivante, si aimante, à travers les textes mutilés des anciennes éditions ! Cette fois, c'est lui-même qui se présente à nous dans toute sa grâce et son intimité. Nul n'a mieux que lui réalisé la définition qu'il donne du style épistolaire : *Epistola per se scribentis quædam effigies manualis est*. Et parce que cette « effigie » est l'une des plus parfaites qui soient sorties des mains de l'Auteur de la grâce et qu'il est peu de Saints à qui il soit plus difficile de trouver des défauts qu'à S. François de Sales, il n'y a pas de correspondance qui se puisse comparer à celle-là, qui nous offre une image aussi lumineuse, aussi chaude de la bonté divine, de la divine condescendance avec laquelle le Sauveur se penche sur l'âme et s'insinue dans ses plus intimes replis pour les redresser paisiblement et les revigorer.

Mgr Freppel disait, dans un de ses cours de Sorbonne : « C'est à mon avis un grand fait dans l'histoire des monuments de l'esprit humain qu'un millier de lettres (il faudrait dire aujourd'hui plus de 2.000, — 2.100, chiffre de l'édition d'Annecy), toutes destinées par leur auteur à rester ensevelies dans le silence de l'intimité, et au milieu desquelles on chercherait en vain, pour maintenir sa renommée intacte, pour laisser debout toute sa grandeur, un souvenir à éteindre, une ligne à retoucher. »

En tête de ce tome final, les éditeurs ont mis une magistrale Introduction, *Saint François de Sales étudié dans ses lettres*, 150 pages où l'on sent qu'a passé toute leur âme, une âme qui vient de vivre de longues années en contact perpétuel avec l'âme du Saint, qui s'est pénétrée de son esprit, qui s'en est imprégnée, qui s'en est nourrie, et qui nous en présente dans un raccourci achevé la substance et la moelle [1].

En même temps que s'achevait cette Correspondance de S. François de Sales, M. Coste publiait un III^e volume des **Entretiens** de S. Vincent de Paul, t. XI des *Œuvres*, in-8 de XX-458 p. Nous avons annoncé les volumes I et II l'an dernier, p. 656 et 792. Nous avons même présenté ce recueil des *Entretiens* comme complet en 2 vol. Ce qui était complet, ce n'étaient que les *Entretiens* aux Filles de la Charité. Ce qui paraît maintenant, c'est le I^{er} vol. des *Entretiens* aux Messieurs, aux Prêtres de la Mission. S. Vincent leur parlait souvent, beaucoup plus souvent qu'aux Sœurs : tous les vendredis, au chapitre du matin et à la conférence du soir ; tous les dimanches, les mercredis et jours de fête, à la répétition d'oraison. Si l'on avait eu soin de recueillir tous ces trésors, dix gros volumes ne suffiraient pas à les contenir. Mais les hommes témoignent en ceci de moins de zèle que les femmes. Les Sœurs ont tout conservé des Entretiens de leur saint fondateur, tandis que, pour ce qui est des messieurs, ce qui nous reste des Entretiens antérieurs à 1655 (S. Vincent † 1660) tient en une soixantaine de pages, qui encore ne sont le plus souvent que de pâles résumés ou de courts extraits. Ce n'est qu'en 1655 que le frère Ducournau, secrétaire du Saint, n'y tenant plus, présenta, le 15 août, à M. Alméras, assistant de la maison (et plus tard successeur du Saint dans le gouvernement de la Compagnie), un Mémoire sur la nécessité d'obvier à tant de négligence. Nul n'était mieux qualifié que ce Fr. Ducournau pour mener à bien ce travail ; nul peut-être n'avait mieux compris le Saint. Il aurait demandé seulement à être déchargé de son emploi de secrétaire ; mais on ne pouvait vraiment pas demander à S. Vincent de changer de secrétaire sans lui dire pourquoi. Le bon Frère se décida à tout cumuler, son secrétariat et le soin de recueillir, comme il le pourrait, les Entretiens. A la mort du Saint, il avait rédigé la matière de 2 ou 3 gros volumes. Mais ses manuscrits se sont perdus.

Heureusement le contenu nous en a été conservé en partie par deux manuscrits qui nous donnent, l'un, un certain nombre d'abrégés ou d'extraits de conférences et de répétitions d'oraison, l'autre, la reproduction *in extenso* de 31 conférences et le canevas d'une 32^e. Deux éditions en ont paru déjà au XIX^e siècle : l'une, autographiée, en 1844, sous le généralat de M. Etienne, l'autre, imprimée en 1881 (épuisée depuis des années), sous le généralat de M. Fiat. M. Coste, dans son édition d'aujourd'hui, a tenu à réaliser une conformité plus grande au texte des manuscrits, ne se permettant que le minimum de corrections nécessaires pour rendre intelligibles les phrases laissées incomplètes dans la rédaction primitive. La plupart de ces pages, comme on vient de dire, ne sont pas antérieures à 1655 ; et ce volume I des Entretiens aux messieurs nous conduit à la fin de 1657, un peu moins de trois ans avant la mort du Saint.

Ce sont des trésors de spiritualité et de vie religieuse, des trésors aussi pour le gouvernement des Communautés. S. Vincent de Paul savait tout dire et pouvait tout dire, adresser toutes les réprimandes qu'il jugeait être de son devoir, humilier même les prêtres en présence des frères coadjuteurs et des jeunes clercs, imposer des pénitences publiques, parce qu'on le sentait pénétré par l'Esprit de Dieu, mû par le seul Esprit de Dieu, cet Esprit d'humilité d'abord sans lequel il n'y a pas d'exercice salutaire de l'autorité, Esprit qui le poussait parfois à s'accuser le premier, en termes infiniment touchants, comme à cette répétition d'oraison du 24 août 1655 où un Frère coadjuteur venait de faire sa coulpe :

« Ah ! mon frère !... O Sauveur ! ô mon frère ! grande faute ! grande faute ! humiliez-vous-en bien... Mais cette faute ne viendrait-elle pas d'une autre, plus grande encore, que vous aviez commise le jour auparavant ? O mon frère, le dirai-je ? O Sauveur, le dirai-je ? le pourrai-je bien dire sans rougir ? Ah ! mon frère, j'en suis coupable ainsi que vous, pour ne vous avoir pas donné de bonnes instructions. Le pourrai-je bien dire ? Il faut que j'en avale la confusion aussi bien que vous, parce que j'en suis coupable... O misérable ! c'est moi, pécheur, qui suis la cause de ce désordre ! Et cela ne serait pas arrivé sans les péchés de ce misérable ! O mon frère, soyons-en bien confus tous les deux !... O Messieurs, priez pour nous ; ô mes frères, ayez compassion de notre frère et priez pour nous supporter. Il est notre frère ; pour l'amour de Dieu, ayons pitié de sa misère... O mon pauvre frère ! Et que deviendra cette humiliation que vous faites maintenant ? Que deviendra cette confusion que nous buvons ? O mon frère, changerez-vous pour cela ? Nous le devons espérer, puisque Dieu vous a fait la grâce de vous humilier... » (p. 299-301).

[1] Il est clair que les nombreux *Choix* de Lettres de S. François de Sales antérieurs à cette grande édition d'Annecy devront être revisés et mis en conformité avec le texte désormais seul authentique : autrement il faudrait les présenter non plus comme lettres, mais comme « esprit » ou « doctrine » du Saint. — De même devront être remaniés, après la publication de la *Correspondance* et des *Entretiens* par M. Coste, les *Choix* de Lettres de S. Vincent de Paul et les recueils du genre de *Vertus et doctrine spirituelle de S. V. de Paul*, de l'abbé Maynard.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 julii 1924.

Eug. Lindecker, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

LISEZ CECI Mme L. MARQUIS, directrice de l'**Intermédiaire catholique de Besançon et de Genève**, fondé en 1884, 2, rue Péclet, à **Besançon**, se recommande tout spécialement aux lecteurs de l'*Ami du Clergé* pour leurs achats en **Montres, Pendules, Bijouterie** et **Orfèvrerie**. Ils peuvent s'y adresser en toute confiance. Demander catalogues franco. **Articles spéciaux pour 1res Communions : Chapelets, Médailles, etc. — Prix avantageux.** R. C. Besançon 1.552

VILLA NOTRE-DAME MONTANA (Valais) — **Suisse** —

SANATORIUM pour **jeunes gens, Séminaristes, Prêtres et Religieux.**

HERNIEUX

Adressez-vous à une Maison de **CONFIANCE**

La Mon **DRAPIER**, fondée en **1829**

41, Rue de Rivoli, Paris Ier. R. C. Seine 27.825

se tient à votre disposition pour vous adresser son *Catalogue* et tous renseignements utiles.

HOSTIES et VIN de MESSE *Communiqué de l'Archevêché d'Avignon :*

« Nous recommandons à tous les prêtres l'ŒUVRE **des PAINS d'AUTEL** de Pernes (Vaucluse) et sa filiale **l'ŒUVRE du VIN de MESSE** de **Châteauneuf-du-Pape** (Vaucluse). » Pour tous renseignements s'adresser à M. l'abbé Mame, curé de Châteauneuf-du-Pape (Vaucluse).

R. C. Roubaix 12.770

ASTHME

Bronchite Chronique

EMPHYSÈME et toutes les OPPRESSIONS

Guérison par POUDRE et CIGARETTES ESCOUFLAIRE

CH. ESCOUFLAIRE, Agent Général à BAISIEUX (Nord) envoie GRATIS et FRANCO une BOITE d'ESSAI avec NOMBREUX CERTIFICATS de GUÉRISONS.

Huiles - Savons - Cafés CONSERVES, CONFITURES, PRODUITS du MIDI

Demandez tarif **Reynaud-Plense** à Salon (B.-du-Rhône).

" COMMENTAIRES " le plus vivant des journaux financiers.

Ses Echos, ses Enquêtes, ses Silhouettes Industrielles, son " Coin du Prophète "

"COMMENTAIRES" est à la finance ce que *"Aux Ecoutes"* et le *"Cri de Paris"* sont à la politique.

Abonnement d'un an : 20 fr. — Essai de deux mois : 5 fr.

Adresser Chèques et Mandats à M. l'Administrateur de " COMMENTAIRES ", *11, Rue Montyon, PARIS (9e).*

R. C. Gaillac 790

ŒUVRE DE VINS DE MESSE

"Union Fraternelle"

Coopérative ecclésiastique d'Albi

Patronée par Monseigneur l'Archevêque d'Albi

Fournisseurs : **DUBOUSQUET et Cie**

PROPRIÉTAIRES-RÉCOLTANTS

Domaine de VITRAC, par Gaillac (Tarn)

Délégué de la Coopérative pour Renseignements et Commandes

Abbé RAYNAL

Curé de FLORENTIN, par MARSAC (Tarn)

Vins en Cercles - Vins secs en bouteilles

Garantis pur jus de raisins frais

GRANDS MOUSSEUX

EXPÉDITIONS DIRECTES DE LA PROPRIÉTÉ

Prix-Courants sur Demande

VINS DE MESSE

BANYULS DOUX & GRENACHE SEC

vinifiés selon les décrets liturgiques

Roussillon et Vin blanc de table

Hré-P. SOULIER, à Collioure (Pyrénées-Orles) R. C. Céret 686

avec les meilleures références ecclésiastiques

Prix-ct franco. — Echantillons contre 2 fr. en t. poste

LABORATOIRES BAILLY

A. BAILLY, 17, rue de Rome, PARIS. R. C. Seine 1.079

ANALYSES

Bactériologiques — **Biochimiques** — **Alimentaires**
(diphtérie, tuberculose) (sang, urines) (laits, vins, etc.)

REACTION DE WASSERMANN. — Notices et brochures sur demande.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

Ch. Lorin R. C. Chartres 63

Ateliers : **46, rue de la Tannerie, à CHARTRES, et 199, rue de Vaugirard, à PARIS**

Références de 1er ordre. Maquettes et devis sur demande

L'Office général de Commission

JUST POISSON, 37, rue de Lille, PARIS, 7e

Fournit aux conditions les plus avantageuses :

Tous les **Ouvrages** français et étrangers ;

Abonnements aux Journaux et Revues franç. et étrang. ;

Exécution des **Reliures** de luxe et courantes ;

Bibliothèques paroissiales et scolaires. **Livres de prix** ;

Tous articles concernant **le Clergé et le Culte**. Objets de piété, bronzes et ornements d'Eglise, statues, médailles, imagerie, musique. (R. C. Seine 55.713)

Circulaire franco. Renseignements sur demande accompagnée d'un timbre pour la réponse

---

ŒUVRE OUVRIÈRE de l'abbé TRONCHET, R. C. Nogent 1.016, fondée en 1887. Harmoniums garantis, prix réduits. Orgues à tuyaux. Pianos. Tous mobiliers d'églises, bancs, chaises, etc. 25 ouvriers avec machines-outils. **Abbé TRONCHET, curé de Margon, Nogent-le-Rotrou (E.-et-L.)**

Les Maladies de la Cinquantaine guéries par l'ARTÉROGÈNE

Formule du Dr **C. de Caudemberg**, communiquée aux Académies de Médecine et de Sciences de Paris.

Seul véritable spécifique de l'Artério-Sclérose et de ses conséquences :

Hypertension artérielle, maladies du cœur et des vaisseaux, vertiges, asthme, angine de poitrine, anévrisme, etc...

Congestions cérébrales et pulmonaires, apoplexie, hémiplégie, paralysie, œdème, hydropisie, sclérose des centres nerveux et des organes des sens.

Vieillesse prématurée. Le plus puissant éliminateur de l'acide urique.

Lisez les attestations suivantes :

« Versailles, 12 février 1924.

« Monsieur,

« Je vous prie de bien vouloir m'envoyer encore trois boîtes d'Artérogène pour compléter mon traitement de 6 mois. Je suis très satisfait des heureux résultats obtenus depuis les 2 mois que j'emploie l'Artérogène, résultats tout à fait conformes aux indications de votre notice. Il m'est agréable de vous faire connaître le témoignage de mon contentement. Veuillez agréer... etc. »

Abbé F. Pottier.

« Versailles, 27 février 1924.

« Monsieur le Directeur,

« Je vous autorise bien volontiers à rendre publique mon attestation, malgré la répugnance naturelle que l'on éprouve à se mettre en scène, parce que je dois à une attestation de ce genre, celle de M. l'abbé Fourrier, le grand bienfait d'une amélioration inespérée. C'est rendre service à ceux qui souffrent de ce terrible mal de faire connaître votre excellent remède...

« Abbé F. Pottier, aumônier, 11e Bis de la Porte Verte, Versailles. »

LABORATOIRE DU SUD-EST - NICE - R. C. Nice 11.378

Une boîte : 15 fr. 50 par poste ; 16 fr. 25 contre remboursement. Les 6 boîtes (cure complète) : 90 fr. net.

Il est consenti une remise de 20 0/0 à MM. les Membres du Clergé